



SUPÉRIORITÉ

DES

BAINS DE MER.

Ostende, Imp. de Daveluy.

SUPÉRIORITÉ

DES

BAINS DE MER

CONTRE LES DÉRANGEMENTS DE SANTÉ DE LA

FEMME

ET DES FILLES PUBÈRES,

PAR

HENRI NOPPE,

Chevalier de l'Ordre Militaire de Léopold, Docteur en Médecine, en Chirurgie et en Accouchements, Ancien élève du grand Hôpital Militaire et Royal d'instruction à Utrecht, Ancien Médecin de bataillon diplomé et breveté dans l'Armée Belge, Ex-Médecin principal de l'établissement de correction de Saint-Bernard, Ex-collaborateur de la Belgique Médicale, Membre du comité de publication des archives de la Médecine Belge, etc., etc., Actuellement praticien et médecin consultant pour les bains à OSTENDE.

Omnes homines artem medicam nôsse oportet.

HIPPOCRATE.

OSTENDE,

1856.

L'utilité des bains de mer d'Ostende n'est plus à démontrer, leur réputation est ancienne, et elle se fortifie assez chaque année par les guérisons nombreuses qu'ils opèrent pour qu'il soit aujourd'hui littéralement superflu de rien écrire pour maintenir ou pour augmenter une renommée si légitimement acquise. Aussi ne parlerions-nous pas du petit volume que vient de publier M. le docteur Henri Noppe, médecin consultant pour les bains établis à Ostende, si cet opuscule n'avait pour but que

d'indiquer l'efficacité reconnue de ces bains dans le traitement des maladies et des infirmités auxquelles la femme est sujette; mais M. le docteur Noppe a écrit pour ses malades, qui certainement lui en seront très-reconnaissants, un volume plein de notices importantes et de conseils excellents, un traité tout à la fois savant et élémentaire qu'un médecin pouvait honorablement signer et qu'une femme du monde peut aisément comprendre.

Les revues médicales de l'Allemagne, l'*Allgemeine Medicinische Central-Zeitung* en tête, ont adressé au livre de M. Noppe les plus flatteurs et les plus justes éloges.

(*L'Indépendance Belge.*)

Wer die Art und Weise der grossen Mehrzahl jener halbwissenschaftlichen für Laien berechneten Brochüren, namentlich der Badeschriften, kennt, wird uns ohne Zweifel gern glauben, dass wir mit einem wenig günstigen Vorurtheil an die Lektüre des vorliegenden Büchelchens gingen. Um so mehr halten wir uns aber auch verpflichtet einzugestehen, dass wir uns in diesem Falle auf das angenehmste getäuscht gefunden haben. Das vorangeschickte Motto: „Omnes homines artem medicam nôsse oportet" lässt zwar anfangs befürchten, es möchte ein „treuer Rathgeber" den betreffenden

Patientinnen in dieser delicaten Sphäre Anweisungen geben, sich selbst zu behandeln, allein dem ist nicht so. Ohne jegliche Charlatanerie und mit gewissenhafter Ausschliessung der Anpreisung einer medicamentösen Therapie beschäftigt sich das Werkchen mit jenen vielfachen, scheinbar kleinlichen, Vorsichtsmaassregeln, welche bei einer zweckmässigen Badekur, namentlich beim systematischen Gebrauch der Seebäder, so nothwendig sind. Dadurch gewinnt Jeder, dem die Umstände noch nicht erlaubten, Ostende zu besuchen, ein deutliches Bild von vielen Specialitäten, welche dort, abweichend von manchen andern Seebädern, üblich sind; andrerseits wird sich der Arzt der mündlichen Auseinandersetzung aller darauf bezüglichen Einzelheiten überheben können, indem er die betreffenden Patientinnen mit vollem Vertrauen auf die Lektüre dieses Buches verweist. Denn sie finden hier nicht nur Belehrung über Jahres-, Tageszeit und Dauer der Bäder, über das Verhalten während derselben, über den Einfluss der Ebbe und Fluth auf die Temperatur, das passendste Badezeug, über die für die dort veränderliche Witterung zweckmässigste Toilette, die Behandlung der Haare, sondern auch über verschiedene accidentielle Erscheinungen nach dem Gebrauch der ersten Bäder, über alle meist aus dem sexuellen Apparat entspringenden Zustände, welche ein zeitweises Aussetzen der Bäder

bedingen, und, was von nicht geringer Wichtigkeit ist, eine zweckmässige Anweisung über den Gebrauch des Irrigateur vaginal de Marjolin. Zu beachten ist auch, dass der Verf. bei allen Krankheiten der weiblichen Geschlechtsorgane die Inspektion und resp. manuelle Untersuchung für durchaus nothwendig zur richtigen Kur hält und die Gründe dafür in passender Weise vorzutragen weiss. Die einzelnen Krankheitszustände über die er sich in Bezug auf ihre Heilbarkeit durch Seebäder näher ausspricht, sind : Flueurs blanches, Engorgements chroniques de la matrice simples ou ulcérés; Déplacements de la matrice, Avortement; Retard dans l'apparition du premier flux menstruel; Irruption menstruelle précoce et immodérée; Menstruation difficile et douloureuse; Suspension subite ou graduelle des règles; Cessation de l'écoulement menstruel se rattachant à l'âge critique; Malaise, état nerveux de la matrice; Altération granuleuse de la membrane qui tapisse intérieurement les organes de la génération; Inflammation chronique des ovaires et des trompes; Prurit; Rhumatisme; Infécondité.

Die Sprache ist durchgehends anziehend und delikat gehalten. Die Ausstattung ist elegant zu nennen. Ft.

(Allgemeine Medicinische Central-Zeitung).

Au

Docteur Vleminckx,

Mon ancien Chef,

Inspecteur-Général

du Service de Santé de l'Armée,

Président

de l'Académie Royale de Médecine de Belgique;

A

L'Administrateur éclairé,

Hommage et respect
au vrai talent.

Dr NOPPE.

Propter solum uterum mulier id est quod est.

VAN HELMONT.

La part active que prennent les organes de la génération dans les phases émouvantes de la vie de la femme, est assez grande et assez importante pour motiver la publication d'un écrit pratique, ayant exclusivement pour objet la cure des maladies et infirmités de la sphère sexuelle, par les bains de mer et les autres ressources maritimes de même espèce.

Déjà dans nos écrits sur l'usage de ces bains, publiés à Bruxelles en 1846, nous avons jugé indispensable de consacrer un chapitre spécial à cette matière, en raison de sa gravité.

Depuis lors le champ d'observations sur lequel nous sommes placé s'est considérablement étendu, et notre expérience pratique a suivi la même proportion. Aujourd'hui, grâce à la riche collection de faits que nous avons recueillie pendant près de dix ans sur les malades qui, venus à Ostende, se sont confiés à nos soins, il nous est donné de mettre au jour ce guide spécial.

Il est destiné à éclairer et à diriger, avec sécurité et chances de succès, dans la pratique des bains de mer, une catégorie de dames et d'intéressantes pubères qui, attirées à Ostende chaque année en plus grand nombre, à cause de la réputation méritée et toujours croissante de nos bains de mer, viennent leur demander, les unes la guérison de leurs maux, les autres un soulagement à leurs souffrances.

Avant d'étudier l'action sérieusement salutaire des bains de mer dans le traitement des affections du système générateur, nous essaierons de démontrer, d'accord avec tous les gynécologistes, combien il est utile pour les malades et pour les médecins que ces affections soient combattues dès leur naissance, parce que c'est principalement à cette période de leur développement que les bains de mer et les moyens curatifs auxiliaires dont la science dispose sont efficaces et puissants.

Malheureusement ces maladies exposent souvent à

de graves erreurs, en raison de leur existence cachée, de l'extrême variété des signes généraux, presque toujours fugaces, auxquels on peut les reconnaître, des malaises subits qu'elles font peser sur tout le corps, et enfin à cause des graves atteintes et de l'étonnante mobilité qu'elles impriment au système nerveux.

Autrefois les affections des régions génitales moissonnaient la plus grande partie des femmes qui en étaient atteintes ; le défaut d'investigations suffisantes et le manque d'instruments appropriés à cet usage favorisaient le développement d'éléments morbifiques dont on ne parvenait que rarement à distinguer la nature précise, et que l'on traitait par conséquent avec hésitation, au hasard en quelque sorte, c'est-à-dire le plus souvent sans succès, aux bains de mer comme ailleurs.

On trouve encore aujourd'hui des médecins s'occupant de balnésiatrie marine qui se bornent à interroger les malades sur leur santé générale, sur la nature de leurs douleurs locales et les incommodités résultant des troubles sympathiques, et qui négligent l'examen direct des organes affectés.

Il est facile de voir où peut conduire une telle omission.

Quel est l'homme de l'art, qui, appelé à traiter un ulcère, un gonflement ou telle autre lésion, dans la

bouche par exemple, se contentera de ce que lui dira sa cliente, sans s'assurer lui-même, par la vue et le toucher, du siége du mal et de ses progrès?

Une appréciation exacte des signes appelés rationnels peut bien conduire d'une manière plus ou moins précise à la connaissance d'une affection des parties naturelles, mais l'examen physique permet seul d'acquérir les notions suffisantes sur le siége et sur la nature réelle du désordre.

Nous avons chaque année l'occasion d'observer des malades qui viennent demander à nos bains de mer le moyen de guérir des crampes et des douleurs d'estomac, des gastrites chroniques, des gastralgies, des maux de tête, des migraines, des étourdissements, des troubles nerveux de toutes natures, des malaises de la plus bizarre variété, et qui sont toutes désappointées lorsque ces bains ne leur procurent pas une guérison sur laquelle elles avaient tant compté.

Si l'on dirige l'attention de ces malades sur l'état des organes de l'appareil génital, elles répondent avec un ton d'impatience et de contrariété, expression d'un sentiment naturel de pudeur, « qu'elles n'ont absolument rien qui les dérange de ce côté. »

Et cependant leurs souffrances, reflet du mal caché qui réellement siége là, disparaissent aussitôt que, la maladie bien reconnue, on emploie contre elle,

conjointement avec les bains, les moyens que l'art a mis à notre disposition.

Ces cas sont assez fréquents et ne doivent pas provoquer trop d'étonnement ; quoi de plus naturel en effet que d'envisager comme atteints les organes qui sont le siége de douleurs, et de croire à l'intégrité de ceux qui ne causent actuellement aucune souffrance?

Mais s'il est des affections des parties nobles de la femme qui ne provoquent pas de douleurs et qui désorganisent sourdement les tissus, il en est d'autres qui exaltent au dernier point la sensibilité, sans qu'il y ait le moindre danger réel.

L'absence de souffrances locales laisse trop souvent la malade et le médecin dans une sécurité perfide, et le mal marche ainsi d'une manière rapide vers l'incurabilité.

Répétons-le : les recherches positives faites en temps utile, indispensables en toutes circonstances, deviennent urgentes quand il s'agit de l'emploi des bains de mer, parce que la puissante influence curative des eaux de la mer, employée à contre temps ou avec imprudence, peut occasionner de déplorables mécomptes.

Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde, dans ce qu'on nomme le grand monde surtout, des dames qui se plaignent sans cesse d'une gêne universelle, qui sont constamment impatientes, en proie à une

impressionnabilité nerveuse portée à l'extrême, souffrant d'une irritation ou d'un affaiblissement de tous les sens: on dit qu'elles sont *insupportables et vaporeuses*.

On en voit aussi qui, sans cause apparente, perdent la fraîcheur et la coloration de leur teint. Leur peau devient pâle et jaune ; leurs chairs se ramollissent, en même temps que leurs forces diminuent ; elles ont le sommeil agité, l'humeur triste, l'appétit nul, et deviennent irascibles au plus haut degré. De petits mouvements irréguliers de fièvre, passant inaperçus, redoublent la fatigue et la courbature dont elles sont accablées; des soupirs continuels expriment leurs insupportables tourments.

Pour trouver la source de ces désordres on interroge successivement presque toujours les viscères sans exception, sauf ceux qui sont cause de tout le mal. C'est là une erreur bien funeste, car les malades sont alors condamnées à traîner leur existence à travers des souffrances réelles et d'autant plus pénibles que les personnes de leur entourage prennent l'habitude de ne pas prêter d'attention à leurs plaintes ; car ces malades ne le sont-elles pas, d'après la sentence générale, par *caprice* et par pur *abus d'imagination*?

De nombreuses victimes de cette nature sont chaque année envoyées aux bains de mer par leurs familles, fort contentes d'en être ainsi débarrassées

pour quelque temps. Et nous sommes trop souvent dans le cas de constater que pour un grand nombre de ces dames, rien n'est plus réel que leurs douleurs, qui ne sont après tout que l'expression extérieure de maladies des régions sexuelles jusque là méconnues.

Depuis que, grâce aux progrès de la science, on arrive à découvrir le véritable siége d'une foule d'affections, on entend souvent, dans le monde des baigneuses, dire avec un accent particulier de surprise que les maladies des organes de la génération sont devenues beaucoup plus communes qu'autrefois. C'est une erreur complète. Les maladies de cette espèce ont toujours été aussi fréquentes, mais la plus grande partie restait inconnue et passait pour des affections connues sous d'autres noms.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il arrive que ces états morbides abandonnés à eux-mêmes font rapidement de tels progrès qu'ils sont bientôt au dessus des ressources de l'art. L'observation qui suit, prise au hasard parmi d'autres analogues dont nous avons tenu note, vient à l'appui de ce que nous avançons :

Mme X..., désirant, avant de commencer sa saison de bains de mer, connaître notre avis sur sa santé, vint nous consulter en 1847, au mois de juillet. Timide à l'excès, elle répondit à peine à nos questions, mais elle sembla se trouver plus à l'aise après nous

avoir remis, pour ainsi dire furtivement, le mémoire à consulter suivant :

« J'ai 29 ans; depuis environ huit ans je souffre sans relâche. Avant cette époque mes amies m'ont envié plus d'une fois ma resplendissante fraîcheur et ma florissante constitution. Mariée à l'âge de dix-sept ans, deux fois en dix mois je suis devenue enceinte, mais chaque fois un avortement a eu lieu vers la septième semaine de ma grossesse. Cependant, en janvier 1839, je donnai le jour à un petit garçon que j'idolâtrais : Dieu me l'enleva un an plus tard, presque en même temps que mon mari. Depuis cette double perte cruelle, absorbée et anéantie par des chagrins insurmontables, je traîne péniblement mon existence. J'éprouve un dérangement dans toutes mes fonctions ; mes forces ont graduellement diminué et aujourd'hui c'est à peine si je puis faire quelques pas. Le plus petit bruit, le tintement d'une sonnette, l'éclat du soleil, d'une bougie, me causent une secousse violente, un tremblement général, des palpitations suffocantes. La plus légère occupation d'esprit m'amène la migraine et redouble mes fatigues. Mes digestions sont capricieuses et douloureuses : tantôt je digère la viande, tantôt je ne supporte que le laitage; sans cesse je passe du régime tonique au régime doux ; quelquefois je suis obligée de tenir une diète rigoureuse et quelquefois ma nourriture est rejetée par le

vomissement. Je sens beaucoup de chaleur à la langue, à la gorge, cependant rarement ma bouche est sèche.

« De temps à autre je suis prise l'une fois de douleurs et l'autre fois de tiraillements au bas du dos et du ventre, et quand je me mets debout, souvent mon linge se mouille un peu.

« Mes proches et mes amies me disent que j'ai toujours de l'humeur, que je suis insupportable. Et en effet je remarque que je suis à charge, bien malgré moi, à toutes les personnes qui ont la générosité de me tenir société.

« La prostration physique et morale qui ne me quitte jamais semble s'accroître encore depuis trois mois. Depuis lors aussi la pâleur de mon visage, le teint jaune de ma peau, ma maigreur sont remarqués par toutes celles de mes connaissances qui m'approchent. Mais chose bizarre, chose cruelle, elles continuent néanmoins à me traiter de folle, de nerveuse !

« J'ai partout suivi avec religion les conseils des médecins que j'ai consultés. On ne croirait pas la quantité de drogues que j'ai eu le courage d'avaler. En outre, toujours avec le même insuccès, hélas ! j'ai, pour récupérer ma santé, voyagé dans beaucoup de contrées du midi, j'ai habité surtout plusieurs villes situées sous le climat doux de l'Italie, et après j'ai en outre fait usage des principales eaux minérales

renommées contre la faiblesse, les couleurs altérées et les affections nerveuses. »

Les tiraillements et la douleur du bas du tronc, les avortements dont fait mention le mémoire éveillèrent en nous des soupçons sur l'état des organes sexuels. Nous exposâmes donc notre avis qu'il était indispensable de procéder à une visite locale. La dame parut effrayée et rejeta notre proposition avec répugnance, d'autant plus, disait-elle avec un accent timoré, « que jamais homme de l'art ne lui avait fait entendre rien de semblable. D'ailleurs, ajoutait-elle, je suis venue à Ostende, il est bon que vous le sachiez, Monsieur le docteur, exclusivement pour prendre les bains de mer, et chez vous pour que vous veuilliez bien m'initier aux moyens d'en tirer avantage pour ma santé, *après m'avoir toutefois fait connaître votre opinion sur la nature de ma maladie.* »

Six semaines plus tard nous fûmes mandé à la hâte pour un cas urgent; c'était pour la malade en question, qui avait fait usage des bains de mer à sa guise et selon sa convenance, malgré les doutes que nous lui avions exprimés sur l'opportunité de ce moyen curatif. Elle se plaignait avec amertume et accusait les bains de mer de lui avoir ôté et ses dernières espérances et le peu de forces qui lui restaient. Par moment elle éprouvait des douleurs atroces au milieu du bassin et ces douleurs lui arrachaient des cris terribles.

La malade ne refusa plus alors la visite de la région suspecte, mais, triste et navrant devoir, cette visite ne pouvait plus constater qu'une chose : IL ÉTAIT TROP TARD ! ! !

Nous tenons à donner de la publicité à cette observation, afin de faire constater une fois de plus combien il importe aux malades du sexe de considérer comme sérieux le plus petit dérangement dans les organes générateurs, et d'employer assez à temps des mesures décisives.

Reconnues avant que leurs progrès soient trop étendus, les maladies de l'appareil génital, traitées avec assurance et sagacité au moyen des bains de mer et de leurs puissants auxiliaires, guérissent presque toujours, ou ne deviennent incurables que lorsqu'on ne lutte pas avec assez de persévérance et d'énergie contre l'envahissement du mal.

Malgré les fâcheuses considérations qui précèdent, les dames doivent se tenir en garde contre toute crainte sans fondement. Il ne faut pas qu'elles ne voient partout que des maladies du système secret ainsi que cela arrive souvent. Chaque saison, il y a à Ostende des dames étrangères malades qui, alarmées et l'imagination frappée par l'exagération de la fréquence des affections utérines et de leurs dangers, se condamnent tous les jours au repos le plus absolu dans leur appartement, au grand préjudice de leur

physique et de leur moral. Tout au plus quelques-unes risquent de se faire porter sur la plage ou dans les environs, couchées dans leurs fauteuils qu'elles ne quittent point.

En général ces baigneuses, avant d'arriver à Ostende, se sont soumises à des médicamentations très-actives et souvent énergiques, et peu d'entre elles sont atteintes de maladies réellement sérieuses, soit que le mal ait en grande partie cédé aux remèdes employés, soit que l'affection n'ait jamais été grave.

En terminant ces réflexions et observations préalables, nous ne croyons pas indifférent d'insister pour qu'on remarque que nous publions cet écrit pour une classe spéciale de malades qui fréquentent nos bains de mer. Nous serions du reste trop heureux si nos confrères voulaient bien accueillir notre œuvre malgré son insuffisance, et s'ils pouvaient y voir autre chose encore que l'intention de nous adresser uniquement aux dames du monde.

Instructions préliminaires pour la classe de malades à laquelle cette monographie est destinée.

On sait qu'à Ostende la période annuelle de la saison des bains s'ouvre au commencement de juin et finit vers la fin d'octobre. L'expérience a démontré que ces bains jouissent de leur pleine efficacité durant tout le cours de l'espace de temps compris entre ces deux époques. Cependant les personnes qui se trouvent dans la catégorie suivante doivent se baigner de préférence pendant les jours caniculaires des mois de juillet et août : celles qui, à la suite de longues souffrances, éprouvent des frissons douloureux et un spasme général redoutable au contact du froid;

les dames dont la constitution est originairement frêle et débile ; les jeunes demoiselles qui n'ont à opposer qu'un faible degré de résistance vitale aux effets physiologiques des bains de mer et surtout à la soustraction du calorique. La température de l'eau de l'Océan n'étant à cette époque que d'un ou de deux degrés en dessous de celle de l'atmosphère, le bain est alors plutôt tempéré que froid, et cette circonstance thermométrique pare aux inconvénients qui résultent pour les valétudinaires et les constitutions délicates, d'une transition trop brusque d'un milieu dans un autre.

Les malades qui ont conservé une partie de leurs forces ; celles qu'une torpeur lymphatique a rendues indolentes ; celles qui, en dépit de leur mal, conservent de l'embonpoint ou jouissent d'une sanguification riche et abondante, trouveront plus de bénéfice à pratiquer les bains avant et après ces jours de fortes chaleurs ; car le degré de température peu élevé de la mer pendant les époques de la saison qui précèdent et qui suivent les canicules, ajoute singulièrement aux salutaires influences que ce riche élément a l'habitude de répandre sur le tempérament de ces organisations.

En arrivant sur le littoral, il est généralement prudent d'attendre deux à trois jours avant de se baigner dans la mer. Les dames fatiguées par un

voyage relativement long ou difficile, celles très-affaiblies et impressionnables, celles épuisées par des souffrances morales ou physiques, de même que les valétudinaires et les malades sans exception, doivent toujours rigoureusement se prémunir contre la transgression de ce conseil. Ces jours de repos ne sont pas au reste du temps perdu : s'astreindre à respirer simplement l'air de la mer pendant leur durée, c'est favoriser efficacement l'acclimatation du corps, et le disposer avantageusement à profiter des modifications salubres que va lui imprimer le contact de l'eau bienfaisante de la mer du Nord.

Les jours d'acclimatation passés, il est pour beaucoup de malades une autre précaution non moins utile à prendre, avant de se plonger dans les vagues de l'Océan. C'est celle d'achever de préparer le corps à l'impression réfrigérante de l'eau et de l'air salés, et d'éviter par là les accidents qui pourraient résulter d'un refroidissement, en se faisant administrer au préalable un ou plusieurs bains chauds d'eau de mer. Nous verrons tout à l'heure les particularités à observer durant l'usage de ces bains de transition. Cette prudence est loin d'être superflue, particulièrement :

Pour les personnes à peau fine et sensible, auxquelles la perception du sentiment du moindre froid cause horreur ;

Pour les dames très-débilitées par de nombreuses couches ou par des flots de flueurs blanches abondantes;

Pour les personnes d'une irritabilité nerveuse constitutionnelle ou morbide outrée;

Pour les jeunes filles chez lesquelles l'aspect de l'immensité de la mer provoque une vive frayeur, et qui au début, à cause de ce motif, ne peuvent se décider à essayer ces bains;

Pour les malades très-sensibles à l'humidité de l'air, condition météorologique qu'amènent presque toujours les vents d'ouest;

Et par le même motif, pour les personnes qui arrivent tout au commencement de la saison et surtout vers son déclin, époque où ces vents dominent généralement.

Les bains chauds d'eau de mer peuvent se prendre à toute heure, pourvu qu'on ait soin de tenir pour l'heure du bain l'estomac dans un état de vacuité convenable.

Néanmoins les heures du matin à jeun conviennent le mieux aux dames pléthoriques. Les plus faibles s'en trouveront mieux si elles en usent vers onze heures du matin, deux heures après un léger déjeuner.

Nous prescrivons ces bains de précaution, au nombre de trois, terme moyen, à prendre en trois jours. Les jeunes filles délicates et les dames

frileuses feront bien de faire élever leur premier bain à 35 degrés centigrades et de diminuer de 5 degrés à chaque bain suivant, de sorte que le dernier annonce à l'éprouvette une température de 25 degrés. Les personnes auxquelles deux bains préparatoires tièdes suffisent, soit que leur constitution soit moins affaiblie, soit que leur impressionnabilité cutanée soit moindre, se feront administrer le premier bain à 30, le second à 25 degrés centigrades.

Une fois au bain tiède il convient de ne pas commettre l'erreur, presque générale, d'y ajouter de temps en temps de l'eau chaude afin de maintenir le bain au degré qu'il accusait lorsqu'on y est entré. On doit au contraire laisser refroidir l'eau graduellement jusqu'à la sortie. Cette perte de calorique, presque imperceptible quant à la sensation qu'elle produit sur le corps, est cependant bien utile au point de vue du bain du lendemain, à l'abaissement de température duquel on sera ainsi tout naturellement préparé.

Les bains chauds administrés à une température plus élevée que celle que nous venons d'indiquer, sont manifestement nuisibles si on en fait usage comme moyen intermédiaire pour se préparer aux bains pris dans la mer même ; car ils placent la peau dans des conditions de souplesse et de perméabilité peu propres à réagir contre les éléments de réfrigération de l'eau et de l'atmosphère de l'Océan.

Les dames adultes resteront pendant quinze à vingt minutes plongées dans le bain tiède ; les jeunes personnes doivent s'y tenir seulement de dix à quinze minutes.

Traçons maintenant, le plus succinctement possible, les règles à observer pendant l'usage des bains pris dans la mer même.

Les heures de la journée les plus favorables à ces bains sont, pour l'immense majorité, celles de la matinée depuis sept jusqu'à onze heures.

Notre plage réunissant toutes les qualités et facilités imaginables, les influences des heures de la marée sur l'action des bains y sont de si peu d'importance que nos visiteuses n'y doivent faire aucune attention pour régler leurs heures de bains. En effet, à Ostende le rivage est, dans toute son étendue, uni et solide comme un plancher ; sa pente est si peu rapide qu'il faut un œil exercé pour constater qu'il y en a une. Eloignée de fonds vaseux, de marais, d'embouchure de fleuve ou de rivière, l'eau de mer, n'importe à quelle heure des mouvements du flux ou du reflux, y reste toujours pure, sans immixtion aucune d'éléments hétérogènes qui pourraient l'affaiblir ou la rendre délétère.

Les personnes dont les digestions sont pénibles et se font avec une lenteur démesurée, doivent strictement se baigner à jeun. Au contraire, un léger

déjeuner pris une heure avant le bain, convient parfaitement à la pluralité des malades. Celles-ci surmontent ainsi la répugnance ou l'hésitation prolongée d'entrer dans l'eau, lorsque le moment du bain est venu, et satisfont à la première condition pour placer le corps dans des circonstances favorables à la réaction.

Dans des cas exceptionnels et rares, que nous aurons soin d'indiquer ultérieurement, où deux bains par jour peuvent être utiles, il est de rigueur que les dames prennent leurs arrangements de telle façon qu'il y ait l'intervalle le plus long possible entre les deux bains, afin de donner le temps au corps de se remettre complétement de l'impression du premier ; faute de cette précaution, il survient du dérangement dans le jeu des fonctions organiques et les suites funestes qui en résultent font rarement défaut. Ainsi, pour éviter des accidents pernicieux, il convient de se rendre au premier bain entre six et sept heures du matin, et au second, entre quatre et cinq heures de relevée, une heure au moins avant le dîner.

Il y a peu d'années, c'était un préjugé généralement accrédité qu'on ne peut se baigner trop matin. Cette erreur rencontre encore des partisans, chaque année, en nombre décroissant, il est vrai, nous sommes heureux de pouvoir le constater ; par suite de ces mauvais principes, les promeneurs matineux

rencontrent avec compassion des personnes faibles, délicates, paraissant avoir immédiatement quitté leur lit et avant que les propriétés vitales aient eu le temps de sortir de l'engourdissement nocturne, debout, pâles et tremblantes sur la plage au bord de l'eau, voyant le moment de se jeter dans la mer avec appréhension ou terreur. Quel bien peut produire le bain dans un tel état, dans une telle disposition dépressive?

C'est ici le cas de tracer d'utiles recommandations concernant le véhicule qui sert à conduire les malades au bain :

Avant d'entrer dans ce véhicule, qu'on désigne indifféremment sous les nom de *Voiture-baignoire*, *Voiture*, *Cabine*, *Cabine volante*, *Chariot*, *Charrette*, les personnes qui éprouveront une sensation de froid, feront un exercice propre à développer chez elles un léger degré de chaleur sur toute la périphérie. Cette portion modérée de calorique excédant, prévient dans le bain une soustraction trop grande et trop subite de la chaleur animale habituelle, et contribue à disposer très-avantageusement le corps à une réaction prompte et certaine. Les dames qui arrivent au lieu du bain, la peau mouillée par une transpiration due à une locomotion trop vive ou fatigante, relativement à leurs forces, marcheront par contre à pas lents sur la plage ou la digue jusqu'au moment où la

température du corps sera insensiblement descendue au degré propice.

Nous engageons aussi les dames à attendre pour se placer dans la voiture-baignoire, que celle-ci soit parvenue tout à fait au bord de l'eau. Plusieurs d'entre elles éviteront par là d'avoir le cœur malade et d'être exposées à une espèce de mal de mer très-défavorable aux bons effets du bain dans lequel elles vont se plonger. Ce conseil est tout particulièrement utile à suivre quand la mer est basse et lorsque le trajet que doit suivre la voiture sur la plage est assez long.

En général, les conducteurs des voitures ont le défaut, dû à un calcul d'intérêt de la part des propriétaires qui leur intiment l'ordre d'agir ainsi, de ne pas traîner la cabine assez loin dans l'eau. On fera donc bien d'insister pour qu'on la conduise aussi avant que l'état de la mer et les conditions de sûreté le permettent. Il en résultera plus d'un avantage sur les suites heureuses du bain.

La voiture-baignoire arrêtée à l'endroit voulu, il s'agit de prendre ses dispositions afin que le costume de bain, qu'on a soin de faire toujours tenir sec pour le moment de s'en servir, succède rapidement au costume ordinaire; en même temps on se bouche les oreilles avec de l'ouate pour y prévenir l'introduction de l'eau durant le bain et préserver sûrement, par ce

petit soin, l'ouïe contre des dérangements possibles.

Le costume de bain qui convient le mieux, consiste simplement dans un peignoir d'une longueur appropriée, en étoffe de laine, large du bas et garni de courtes manches. Ce vêtement répond à toutes les exigences et, chose plus importante, permet le libre contact de l'eau avec les régions contenant des organes malades dont la guérison est ainsi rendue plus facile.

La laine pour le costume de bain doit avoir la préférence sur toute autre étoffe pour ces motifs : ce tissu ne fait éprouver aucune sensation désagréable de réfrigération, lorsque la malade le revêt après s'être dépouillée de ses vêtements ordinaires ; son contact, quoique imbibé d'eau, n'est pas froid à la peau ; peu perméable à l'air, il permet de sortir de l'eau sans déperdition trop grande du calorique animal ; et enfin il joint à tous ces avantages celui de se sécher plus vite que tout autre tissu.

Le bonnet de toile cirée dont les dames se servent si volontiers, doit être proscrit sans exception, la somme des inconvénients qui résultent de son emploi l'emportant trop sur la somme des futiles avantages que l'on peut avoir en vue.

Nous ne saurions assez recommander aux intéressées de se mouiller hardiment la tête et de laisser

librement flotter leur cheveux dans l'eau. Que les étrangères soient complétement rassurées sur les dangers que pourrait faire courir à leur plus bel ornement le contact de l'eau de mer. Cet élément n'en altère en rien la qualité, le soyeux, la couleur, ni l'abondance; au contraire, il exerce à la longue une influence heureuse sur la conservation de toutes ces précieuses faveurs de la nature.

Une autre précaution à prendre immédiatement avant d'ouvrir la voiture-baignoire pour se plonger dans la mer, est celle de se frictionner vivement soi-même, si les forces et la nature de la maladie le permettent, le devant de la poitrine et la région vulgairement appelée creux de l'estomac, avec de la flanelle imbibée d'eau de Cologne de bonne qualité. Les dames débilitées et celles démésurément nerveuses se trouveront particulièrement bien de l'emploi de ce moyen; s'il ne prévient pas toujours complétement l'oppression pénible tant redoutée, qui se fait sentir à la région épigastrique en entrant dans l'eau, surtout au début du traitement, il contribue au moins à la diminuer, et à la rendre supportable. Étendues à toute la surface cutanée, ces frictions animantes, préalables au bain, préparent favorablement le corps à la réaction au sortir de l'eau, phénomène indispensable, et dont ne peuvent s'assurer par trop de précautions les dames dont les forces vitales sont presque

éteintes, et les jeunes filles voisines de la puberté dont la poitrine est menacée.

Après avoir satisfait à l'ensemble des préparatifs que nous venons d'indiquer successivement, on ouvre vivement la cabine et on s'abandonne aux mains expérimentées du guide, qui doit se trouver prêt au pied du véhicule.

On donne improprement sur la plage d'Ostende le nom de baigneur ou de baigneuse, selon le sexe, aux guides qui conduisent les malades dans la mer, les assistent et veillent à la sureté de leur personne. Le guide, et en général pour la hardiesse et la force les femmes ne le cèdent en rien aux hommes même les plus vigoureux, doit s'être préalablement bien renseigné sur les particularités qu'il aura à observer durant le bain, soit que celles-ci aient été prescrites par le médecin, soit qu'elles émanent de la malade elle-même.

En général, aussitôt que la porte lui en aura été ouverte le guide prendra incontinent hors de la cabine, avec des mouvements assurés et vifs, mais sans brusquerie, la baigneuse qui se fie à lui et la placera dans le bain horizontalement sur le dos, de manière à ce que, autant que faire se peut, les pieds et la tête touchent l'eau simultanément et y plongent de même. L'exécution intelligente de cette partie de la mission du guide a plus d'importance qu'on ne semble le croire généralement : la manœuvre dure à peine quelques

secondes, lorsque la voiture-baignoire a été traînée à profondeur convenable dans la mer, et, par suite de cette célérité, cette attention offre l'immense avantage de soustraire le corps à l'âpreté douloureuse de l'air sus-marin, contre laquelle la malade cherchera à se préserver par l'immersion non interrompue et totale du corps pendant toute la durée du bain. L'immersion simultanée et rapide de toutes les parties a d'ailleurs l'avantage, si non d'éviter complétement, au moins de diminuer beaucoup le saisissement convulsif. On prévient en outre les mauvais effets d'une pression inégale, et par suite les maux de tête pendant et après le bain.

Dès que la baigneuse se trouvera en pleine eau, elle se fera promener par le guide, qui la soutient par les épaules, en planche, sur le ventre ou sur le dos, exécutant pendant qu'elle se baigne des mouvements continuels, méthodiques et cadencés, imitant ceux des nageurs, et combinant ainsi à son grand profit les deux actions : celle dynamique de l'eau de mer et celle de l'exercice musculaire, d'autant plus qu'il est avéré que la natation est un des exercices les plus utiles et les plus salutaires auxquels on puisse se livrer au bain.

Cette méthode de se baigner convient, dans notre opinion, à la pluralité des personnes faibles ou malades : elle répond à toutes les indications

hygiéniques, surtout à celle d'activer la caloricité et de neutraliser la propension au refroidissement, une des causes les plus fréquentes d'accidents, ou qui pour le moins viennent s'opposer à la prolongation du bain.

Lorsque en dépit des frictions et des autres préliminaires préventifs dont nous avons parlé, le spasme constrictif de la poitrine se déclare au bain, phénomène dont il a été question plus haut et qui fait subir le même sentiment que si deux agents compresseurs voulaient aplatir cette cavité d'avant en arrière, on ordonnera au guide, sans quitter aucunement le bain, de frictionner vigoureusement avec la paume de la main les points externes du corps qui correspondent à cette région. C'est le moyen le plus sûr et le plus simple de remédier à cet état pénible.

Si la mer est houleuse, le guide tournera le dos du côté des vagues afin d'en écarter ou du moins d'en amortir le choc trop violent sur le corps de la baigneuse, choc d'où pourrait résulter un effet mécanique fâcheux.

Dans les maladies où tout le bain doit se borner à quelques immersions ou plongeons, ce qui est le cas au début de la cure pour les organisations immodérément nerveuses ou très-faibles, ainsi que pour les dames atteintes d'un déplacement de la matrice causé par le relâchement des ligaments contentifs de

ce viscère, le guide s'empare de la malade, comme il est dit ci-dessus, mais arrivé à distance convenable dans la mer, il abaisse rapidement les bras en fléchissant le tronc et plonge la malade par surprise dans l'eau, de manière à lui procurer à la fois une immersion totale simultanée du corps et un ébranlement constricteur du système musculaire et de tous les tissus contractiles, puis il la soulève résolument. Cette pratique doit se renouveler autant de fois qu'il a été ordonné, à des intervalles égaux de quelques secondes.

Quelle que soit la manière qu'elles ont adoptée pour se baigner, les dames ne sauraient trop défendre au guide de les plonger dans la mer la tête la première. C'est là une méthode aussi détestable qu'absurde et qui jusqu'à ce jour, malgré toutes les remontrances, n'est pas entièrement abandonnée. Sans offrir aucun avantage, elle est remplie d'inconvénients dont le moindre n'est pas celui d'inspirer une véritable frayeur pour le moment du bain; elle provoque inévitablement un étouffement convulsif, sensation très-pénible contre laquelle il n'est pas surprenant de voir l'instinct se révolter avec anxiété. Nous remarquons souvent que les personnes, qui se promènent dans le voisinage des carrés de bains d'où elles observent le mouvement du monde baigneur, ne peuvent voir, sans une réprobation naturelle très-vive, qu'on plonge une de leurs semblables dans la mer, la tête en avant,

avec une rapidité instantanée qui fait frémir ; après quoi la victime est replacée sur ses pieds , toute pantelante, toute suffoquée, toute haletante, presque aveuglée, crachant l'eau salée qui s'est introduite dans sa bouche, involontairement et spasmodiquement ouverte par l'effet de l'inévitable saisissement ; et tout cela sans que la malade ait tiré le moindre avantage du refroidissement préalable que l'on avait pour but de déterminer sur la tête.

Ici se présente la question de savoir quelle doit être la durée de chaque bain .

Les variations qu'apportent à cet égard le degré de force et d'énergie de chaque personne, son âge, ses habitudes, sa répugnance, son goût pour les bains, la différence des tempéraments, la nature diverse des maladies, l'époque de la saison, les états changeants de la mer, les conditions hygrométriques et thermométriques de l'air, et une quantité d'autres considérations non moins valables, individuelles ou dépendantes des éléments, font qu'il serait tout à la fois imprudent et inintelligent de prétendre poser des règles fixes sur la durée du temps qu'on doit rester dans l'eau. Bornons nous à dire, qu'en moyenne, la durée du séjour dans l'eau de la mer varie de une à quinze minutes, et prions les baigneuses qui désireraient des indications plus précises de consulter plus loin les préceptes qui seront donnés à la suite de chaque

maladie ou infirmité. Il serait, d'un autre côté, fastidieux de faire l'énumération des accidents qu'entraîne le bain inconsidérément prolongé ; qu'il suffise de prévenir qu'il peut y avoir danger.

Le temps du séjour dans le bain passé, le guide reconduira et mieux encore portera la malade avec empressement et rapidité dans sa voiture-baignoire, où la mesure la plus importante à prendre consiste à tout disposer pour favoriser la réaction.

La malade constatera, non sans une jouissance intime de satisfaction instinctive, que la réaction s'accomplit convenablement chez elle, à différents signes qui s'annoncent à un degré plus ou moins sensible suivant les ressources constitutionnelles respectives des sujets, et se traduisent ainsi : La peau se colore, une sensation de chaleur, douce, agréable, unique, qu'il faut avoir ressentie pour l'apprécier, se répand sur toute sa surface ; le pouls se développe ; le sentiment de plénitude, d'oppression, de constriction, éprouvé dans la poitrine pendant le bain, disparaît complétement ; la transpiration se rétablit ; la peau redevenue moite, souple, moëlleuse, est moins sensible au froid, et un sentiment de bien-être, de légèreté et de force, semble se distribuer, s'irradier dans tout le corps.

De pareils avantages, de semblables moments de délices, sont surtout réservés aux baigneuses qui

n'ont pas dédaigné de se conformer aux conseils déjà donnés et à ceux qui suivent :

1° En quittant le bain, s'essuyer promptement sans s'attacher à une abstersion trop complète de la peau et des cheveux.

2° S'habiller ensuite chaudement avec précipitation, et coucher les cheveux sur le dos, pour les laisser flotter et sécher librement à l'air.

3° Puis sortir de la voiture-baignoire et se mettre à marcher, tête nue, sur la plage ou sur la digue, à pas plus ou moins accélérés suivant la facilité avec laquelle se dissipent les effets calorivores que l'organisme vient d'éprouver dans le bain.

4° Les jeunes personnes dont les forces vitales sont épuisées par la maladie, ainsi que les dames affectées d'infirmités sexuelles graves, ne pouvant s'adonner à un exercice un peu forcé après le bain, se trouveront bien, aussitôt leur sortie de l'eau et pendant qu'on s'occupe à remettre leurs vêtements, de se tremper les pieds jusqu'à la cheville dans de l'eau chaude ou de les poser sur des cruchons, ou autres contenants mieux appropriés, remplis d'eau bouillante.

5° Une autre mesure, également riche en bons résultats, est celle de mettre immédiatement sur la peau, comme première pièce d'habillement, un vêtement de flanelle souple et douce que la malade conserve pendant une heure environ, c'est-à-dire, jusqu'au

moment de sa toilette définitive pour le reste du jour. Semblable précaution convient plus particulièrement aux individualités nerveuses à l'excès et très-impressionnables au froid; à ces femmes délicates, véritables sensitives, qu'un rien émeut physiquement et affecte de même, et sur la santé desquelles les causes les plus légères, inappréciables pour le plus grand nombre, produisent d'une manière presque instantanée les plus douloureux effets.

Nous avons dit en quoi se résument les symptômes d'une réaction salutaire. Par contre, lorsque ce travail fonctionnel est incomplet, languissant, retardataire, on observe que la peau reste pâle, resserrée, rugueuse, glacée ; que le nez s'est effilé; que le visage est décoloré, pâle et jaunâtre ; que les membres sont roides et engourdis ; que les mains, les pieds, les oreilles, les lèvres présentent une coloration violacée ; que les pulsations du cœur sont ralenties et presque insensibles ; que la voix est faible et peu sûre ; que la mâchoire inférieure toute tremblante frappe convulsivement contre la supérieure en faisant claquer les dents ; que la poitrine éprouve la sensation d'être emboitée dans une cuirasse métallique trop étroite ; que les forces restent déprimées ; que moralement l'énergie et le courage sont nuls ; enfin que le malaise est général. On conçoit que ce cortége de phénomènes fâcheux se développe en partie seulement, ou

dans tout son ensemble, selon le degré d'influence de la cause occasionnelle qui l'a produit.

Pour se prémunir contre de semblables mécomptes, le plus sûr moyen est, en outre de l'observance complète des sages précautions déjà indiquées, de s'abstenir du bain :

1° Lorsque le corps se trouve dans un état d'agitation ou d'abattement, par suite de commotions ou de souffrances soit physiques soit morales.

2° Après un exercice excédant les forces respectives, surtout si le corps se trouve dans une transsudation outrée.

3° Pendant le refroidissement qui succède à la condition d'effervescence précédente.

4° Durant les périodes menstruelles, lorsque l'écoulement est régulier et normal. Cette quatrième recommandation passera pour un paradoxe aux yeux des personnes qui ignorent que les remèdes de toute nature sont indistinctement nuisibles, lorsqu'ils ont une action élective sur des organes qui jouissent dans le moment d'une intégrité fonctionnelle et organique.

5° La prudence commande encore aux dames de suspendre l'usage des bains lorsqu'elles sont plongées dans l'inertie et l'accablement, à la suite d'une indigestion, d'une nuit passée au bal, de veilles prolongées, ou à la suite de toute autre circonstance énervante.

Bien qu'on n'ait négligé aucune de ces utiles précautions, on s'exposerait encore à tous les désagréments d'une mauvaise réaction, si on faisait un séjour trop prolongé dans le bain, si l'on s'y plongeait en étant dans une fâcheuse disposition accidentelle ou bien dans des conditions de santé contraires, autres que celles que nous avons citées plus haut. La syncope ou l'évanouissement, les pesanteurs d'estomac, quelquefois une diarrhée plus ou moins intense, les maux de tête et une série d'autres indispositions, de nature parfois alarmante, peuvent résulter de l'usage intempestif du bain.

Quand on se trouve en proie à de funestes accidents, ou à ceux qui découlent d'une réaction manquée, il faut sans retard se faire frictionner le corps avec des morceaux de flanelle imbibée d'une liqueur excitante, en même temps qu'on prendra une tasse de bouillon chaud, ou, à défaut, un autre liquide réchauffant et cordial. Si ces moyens simples ne suffisent pas pour ramener l'équilibre, il faut réclamer de suite le secours d'un médecin.

Il arrive que les bains de mer au début, même chez les personnes qui en font un usage rationnel et judicieux, et auxquelles ils paraissent le mieux convenir, déterminent des dérangements, des malaises d'une autre nature, qui sont en général peu graves et cessent spontanément à mesure que l'on avance

dans la saison : ce sont des taches rougeâtres, des symptômes d'urticaire, des plaques érysipélateuses éphémères, des démangeaisons, des chaleurs erratiques et des sueurs partielles ou générales de la peau; ou bien c'est un état de fatigue, d'accablement, de paresse qui se communique à la pensée et provoque au milieu du jour un sommeil importun mais très-bienfaisant.

D'autres fois ce sont des douleurs musculaires, des maux de reins, des courbatures, des troubles intestinaux. Ces petites contrariétés ne doivent nullement inquiéter l'esprit des malades. Elles témoignent même de l'efficacité des bains, et peuvent être envisagées comme autant de promesses de succès pour la fin de la cure.

Quelles que soient les mesures que les dames adoptent pour jouir des bienfaits d'une bonne réaction, manger immédiatement en sortant de l'eau est contraire au but qu'elles se proposent. Afin de laisser le temps à l'organisme de profiter librement, et sans entrave aucune, de l'influence curative que l'eau salée vient de lui imprimer, il faut, sauf exception, laisser une heure d'intervalle entre le bain et le repas qui suit. Si ce dernier doit se faire attendre au delà, on fera très-bien de contenter provisoirement l'estomac par une tasse de consommé ou par un verre de vin tonique et généreux.

Le nombre des personnes, en cela très-mal avisées, qui, au sortir de l'eau, s'habillent au plus vite et courent chez elles pour se coucher dans un lit chaud, diminue heureusement d'année en année. Celles qui agissent ainsi s'exposent sans aucun profit. La mollesse et la chaleur du lit détruisent et au delà les effets toniques qu'on vient d'emprunter au bain.

A cette occasion, nous rappellerons volontiers la règle hygiénique qui proscrit le lit trop moëlleux sur lequel on se repose la nuit. Ce précepte que les dames particulièrement ne devraient jamais négliger, doit surtout être observé lorsqu'elles se trouvent aux bains de mer. Mais les personnes dont nous parlons savent d'ailleurs qu'une couche trop molle ou trop chaude est une cause de débilité. Elle provoque de l'excitation, rend le sommeil inquiet, détermine une sueur exagérée et affaiblit proportionnellement le corps. Or, nous l'avons déjà fait remarquer, aux bains la peau n'a que trop de tendance aux phénomènes résultant d'une excitation surnormale.

Quel est le nombre de bains de mer qu'il convient de prendre? Telle est la question que l'on fait tout naturellement et que l'on s'attend à voir résoudre catégoriquement par les médecins des bains. Malheureusement il ne peut point en être ainsi Les mêmes motifs qui défendent de limiter le temps que doit durer chaque bain, empêchent d'ériger à l'avance en

règles fixes la quantité de bains nécessaires à chaque malade. Rien ne peut mettre à même de prédire d'une manière générale et absolue, pas plus pour les bains de mer que pour toute autre médication, le nombre fixe de jours pendant lesquels on devra faire usage du remède. La durée du séjour sur la côte varie forcément d'après une foule de circonstances éventuelles et d'après les particularités infinies qui caractérisent chaque personne. Disons toutefois qu'en moyenne vingt-cinq à trente bains constituent ce qu'on est convenu d'appeler un traitement ou une saison simple de bains de mer.

Certaines baigneuses, appartenant souvent à la classe des leucorrhéiques, douées d'une sensibilité sur-exquise, d'une excitabilité nerveuse incroyable, éprouvent subitement, peu de temps après leur arrivée sur le littoral, une irritation morale insolite qui se manifeste par l'altération des traits de la figure, par une mélancolie profonde, par un sentiment de chagrin, d'ennui, dont rien ne peut les distraire, et par une aversion absolue, invincible à entrer dans la mer. Ce sont là des symptômes auxquels l'emploi des bains de mer est inapplicable, et qui obligent les personnes douées d'une organisation de cette espèce à renoncer définitivement, et au plus tôt, à la mer du Nord et au séjour sur ses côtes.

Passons maintenant aux instructions qui concer-

nent l'atmosphère maritime, autrement dit le *bain d'air des côtes.*

Bien que la supériorité et la salubrité de l'air susmarin et des côtes soient des qualités incontestées, il est encore des personnes qui, par des habitudes pernicieuses et invétérées, vivent sédentaires partout où elles se trouvent, passent la plus grande partie de la journée dans des appartements souvent peu spacieux, et plus souvent encore mal aérés, et continuent ce régime vicieux alors même que pour des motifs de santé elles sont venues s'installer à Ostende. Mal renseignées ou se fiant aux calculs aveugles de leur jugement faussé, elles aiment à se persuader qu'il suffit de se plonger journellement une fois dans la mer, durant un certain nombre de jours, pour pouvoir prétendre à tous les bénéfices sanitaires que l'habitation sur la côte, en été, est à même de procurer. Erreur ! pour que le traitement soit complet et que les bains donnent tous les avantages sanitaires dont ils sont susceptibles, il est indispensable que leur action soit secondée par l'influence incessante des ressources hygiéniques qui les entourent.

Chaque jour, avant et après le bain, les dames passeront, sauf les moments qui sont réclamés par leurs occupations de toilette, ou, ce qui est plus sérieux, par les besoins d'alimentation, passeront, disons-nous, toute la journée sur la plage et dans ses

alentours rapprochés : elles y feront pour ainsi dire élection de domicile, afin que les poumons et toute l'économie corporelle puissent, sans interruption, tirer profit de l'influence si favorable de l'atmosphère spéciale que la mer crée autour d'elles.

Intelligemment mêlée à de courts instants de repos, la promenade à pied, à cheval, à âne ou bien encore dans un fauteuil ou dans une chaise à porteurs, modes de locomotion qui doivent être utilisés suivant les infirmités et les goûts, la promenade, disons-nous, est l'occupation la plus avantageuse et le meilleur exercice qui convienne pour satisfaire à ces conditions.

Notre plage, qui est devenue celle de toutes les nations et où l'on trouve en été toutes les distractions et tous les agréments de la vie élégante, est sans cesse fréquentée par l'élite de la société Européenne, et se prête admirablement aux vues de la science. Le changement fréquent de sensations agréables que les malades y éprouvent, ranime à chaque instant et aiguillonne les fonctions de leur système nerveux; la variété des distractions qui s'y succèdent si rapidement, attire leurs pensées à l'extérieur; l'esprit excité s'occupe avec intérêt et plaisir, tantôt du spectacle imposant qui se déploie majestueusement devant les regards, tantôt de l'aspect de gaîté et du caractère mobile de la multitude; la sensibilité renaît aux douceurs de ces moments; la sombre mélancolie,

compagne ordinaire de la vie retirée, et l'inquiète réflexion, qui perpétuent la prostration et accablent les malades, s'évanouissent insensiblement; une bienfaisante activité se distribue parmi tout leur être, chaque fonction prend sa part de cette salutaire animation : l'estomac moins capricieux digère plus vite et avec plus de facilité; le corps retire plus de profit des aliments; la poitrine s'emplit à chaque respiration d'un plus grand volume d'air; le sang devient plus chaud et plus rouge; sa répartition vers les organes reçoit une impulsion plus vive; la légère fatigue du jour rend plus profond le sommeil de la nuit; la conscience intime de l'amélioration sanitaire chasse de l'esprit le sentiment de la faiblesse, et celle-ci, diminuant en effet chaque jour, laisse entrer dans les combinaisons des malades de légitimes pensées d'avenir.

Cependant, dès les premiers jours de leur arrivée sur le littoral, certaines étrangères ont à se plaindre de petites coliques simples ou accompagnées d'un léger flux de ventre; d'autres souffrent de maux de tête auxquels elles n'étaient pas sujettes et qui par cela même les préoccupent beaucoup; d'autres ressentent des névralgies dentaires assez vives, qui jusque là leur étaient inconnues; d'autres encore sont alarmées par une oppression de poitrine inaccoutumée. Que ces personnes se rassurent : ces petites contra-

riétés épiphénoménales, résultats de l'influence trop énergique de l'air salé, cessent spontanément par l'effet de l'acclimatation subséquente. En général même, ces apparitions de douleurs éphémères sont d'un heureux présage, car elles donnent la mesure de l'activité communiquée aux efforts de la nature pour ramener la santé en rétablissant l'équilibre interrompu jusque là.

Rien n'étant variable comme la température atmosphérique du bord de la mer, les malades qui fréquentent la plage ne doivent pas oublier les avis qu'on leur donne de se garantir contre les refroidissements possibles, suites de cette instabilité. Il est bien rare que la même toilette, à part toute idée d'élégance et de coquetterie, puisse suffire pour toute la journée : fréquemment les oscillations brusques de la température de l'air obligent d'ajouter ou de retrancher des parties de vêtement.

Indépendamment des influences météorologiques éventuelles sur l'état thermométrique et hygrométrique de l'atmosphère, qui se font sentir sur la côte plus vivement qu'ailleurs, certaines circonstances périodiques y viennent modifier d'une manière assez sensible le degré de la température. Ainsi on peut s'attendre à ce que l'air se refroidira graduellement depuis le moment où le flux de la mer commence jusqu'au moment de la molle mer, n'importe à quelle

heure du jour ce mouvement a lieu. La fraîcheur diminue au contraire à mesure que la mer descend et s'éloigne.

Vers la fin de la journée le frais est toujours sensible aux abords du rivage; aussi, pour les promenades du soir sur la plage ou sur la digue et pour les causeries sur les terrasses ou dans les galeries des pavillons, les dames n'auront jamais à regretter de s'être pourvues d'un grand schall ou d'un épais manteau. Bien souvent il arrive que, même dans les jours les plus chauds de l'été, la réfrigération du fluide aérien, vers le soir à la nuit tombante, devient assez vive pour obliger les dames non précautionnées à renoncer aux récréations de la soirée passée au bord de la mer au milieu de leur société, à moins qu'elles ne veuillent sciemment s'exposer aux ennuis de certaines indispositions que leur imprudence leur réserve pour le lendemain.

A part la variabilité calométrique de l'air sur le littoral, on sait que sa température est régulièrement, en été, de deux degrés environ inférieure à celle de l'air de l'intérieur du continent.

Lorsque les dames veulent se promener à pied sur la grève que la mer découvre à mesure qu'elle se retire, elles feront preuve d'une sage prévoyance en se servant de bas de laine et d'une chaussure imperméable et à semelle épaisse. En observant ces petites, et

cependant pas trop minutieuses précautions, elles échapperont à la nocuité du sable imprégné d'humidité saline et n'auront pas à redouter des maux de la gorge, du larynx, de la tête, du bas-ventre et parfois une suppression menstruelle, au temps des époques.

Ceci nous entraîne à insister une seconde fois sur la question suivante :

Les dames peuvent-elles ou doivent-elles continuer le traitement pendant l'écoulement périodique? A notre avis, il est prudent qu'elles s'abstiennent complétement des bains pendant la menstruation, lorsque cette fonction suit la marche désirée. Il sera parlé plus loin de la conduite à tenir lorsque les règles s'écartent des vœux de la nature.

Occupons-nous à présent du régime nutritif :

En règle générale, les bains de mer secondés par une bonne hygiène diététique témoignent d'une vertu curative exceptionnellement importante. Par contre, ils se montrent impuissants et peuvent même compliquer très-gravement les divers états morbides, si leur action est contrariée par une alimentation vicieuse.

Chose regrettable, à cause de la variété sans fin des individualités et des maladies, la science ne peut pas se hasarder à déterminer à l'avance ni la qualité, ni la quantité d'aliments, ni le nombre des repas qui conviennent à chaque malade. Toutefois, disons que pour la plupart des personnes, la nourriture doit être

choisie parmi les substances toniques, contenant sous peu de volume beaucoup de principes assimilables. Disons aussi que la diète la plus sûre, et indubitablement la plus profitable, est celle que la modération conseille et qui produit un sentiment intérieur d'énergie, de légèreté et de bien-être. Une alimentation simple, mixte, tirée à la fois du règne animal et du règne végétal, prise en quantité mesurée sur les forces élaboratives de l'estomac, procurera toujours ce bon résultat; mais il faut renoncer aux ragoûts, à l'usage immodéré du vin, du café, à l'abus du fruit. Le vin de Bordeaux pur ou mêlé à de l'eau, pris en proportions convenables, surtout pendant les repas, active la digestion et contribue vigoureusement, de concert avec les bains, à restaurer les forces perdues ou à corroborer les santés chancelantes.

Nous bornerons à ces quelques mots ce que nous voulions dire concernant la nourriture, de crainte d'encourir de la part des dames qui nous lisent ce reproche : que nous supposons chez elles bien peu de connaissances en matière d'hygiène alimentaire.

Il nous reste à parler de l'usage médical accessoire de l'eau de mer, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Employée en boisson comme eau minérale médicamenteuse, l'eau de mer a cela de commun avec la plupart des médecines actives, qu'elle provoque une saveur répugnante, une aversion presque invincible.

Heureusement ce dégoût, cette répulsion s'amoindrissent et s'effacent même entièrement, après qu'on a eu le courage de les vaincre résolument une ou deux fois.

A mesure que la mer reflue, et personne n'ignore que ce mouvement est bidiurne, elle découvre sur la plage d'Ostende de vieilles traces de brisants au nombre de six à sept, perpendiculairement couchés vers la grande digue et servant de lignes de démarcation entre les différents carrés des bains. Lors de la construction de ces brisants, la base en a été raffermie par un pavement en grosses pierres de carrière bleues, entre lesquelles le temps et la détérioration ont produit des espaces, des fossettes, espèces de petits réservoirs ou bassins où l'eau est retenue à marée descendante. Cette eau, une heure après que la mer s'est retirée, est pure, cristalline, attrayante même à la vue, et possède toutes les bonnes qualités.

C'est là que nous conseillons aux dames de puiser l'eau de mer, chaque fois que la marée le permet, dans un verre ou dans un gobelet dont elles se seront pourvues, et de boire résolument cette eau sur place. Quand on prévoit que l'heure du flux contrariera cette excellente habitude, il faut en faire remplir journellement, en temps utile, un vase convenable, et le faire placer non bouché dans son appartement, afin de pouvoir en faire usage à l'heure et de la manière qu'il aura été prescrit.

L'eau de mer prise plusieurs fois le jour à petites doses, c'est-à-dire par petits verres à liqueur, par exemple, sert d'auxiliaire efficace des bains aux personnes dont les maladies de l'appareil sexuel sont aggravées par des caractères morbides scrofuleux. Son action, dans ces circonstances, contribue puissamment à éliminer les humeurs et les principes peccants du sang.

Pour l'employer comme purgatif, à la dose d'un grand verre de table, l'heure la plus favorable est celle qui précède le bain. Administrée de la sorte, l'eau de l'Océan rend des services réels aux dames qui n'ont pas habituellement le ventre libre. Cette condition morbide est bien fréquente et ajoute singulièrement à la difficulté de guérir les affections du système de la reproduction, alors surtout qu'il y a co-existence de déplacement dans un sens quelconque.

Les maladies de la matrice simples ou compliquées, toujours, bien entendu, celles curables par les bains de mer, les déviations de toute nature de cet organe accompagnées ou non d'obstruction du ventre, réclament conjointement avec l'emploi des bains l'usage de lavements froids d'eau de mer. Ce moyen contribue non seulement à obvier pour sa part aux resserrements des intestins, mais il répand en outre sur le mal tout l'heureux fruit d'un bain interne topique, rafraîchissant, résolutif et redresseur.

Les irrigations ou douches intra-vaginales d'eau de mer fréquentes et à séances prolongées, au moyen de l'instrument Marjolin ou de tout autre instrument analogue, sont d'un très-utile usage, soit comme agent auxiliaire, soit comme principal remède contre la plupart des altérations du vagin et du col de la matrice: telles que flueurs blanches, végétations granuleuses de certaine nature, tuméfactions du col de l'utérus, simples ou compliquées d'ulcérations, lorsqu'elles sont délivrées de tout travail inflammatoire aigu; il en est de même des dérangements de situation de ce viscère.

Quelquefois, afin d'obtenir un résultat, les malades seront obligées de se laisser administrer, concurremment avec les moyens déjà prescrits, des douches externes d'eau de mer. L'orsqu'il y a indication, ces douches s'appliquent en sens direct, sur toute la région du bas du dos, autour du bassin, sur l'extrémité pelvienne des membres inférieurs; et dans un sens oblique, en suivant la direction du pli des aînes, aux endroits qui correspondent aux attaches et à l'épanouissement des ligaments suspenseurs de la matrice.

Il est des infirmités et des altérations d'organes qui résistent à la puissance modificatrice des bains de mer, soit mis isolément en pratique, soit-même appuyés énergiquement par leurs nombreux auxiliaires naturels. Dans ces cas difficiles et récalcitrants,

il appartient au médecin d'avoir recours simultanément à un traitement médical ou chirurgical, appliqué avec sagacité et judicieusement combiné avec toutes les ressources du littoral, que la science sait si utilement employer.

Ainsi il arrive assez souvent, aux bains de mer, que les dames recouvrent la santé, objet de leurs rêves les plus chers souvent depuis de longues années, sous l'influence de l'emploi d'agents usuels identiques à ceux auxquels, avant leur arrivée, elles s'étaient infructueusement soumises. La raison en est que l'action de ces remèdes usités, en dehors de l'action des bains de mer, était impuissante ; mais que réunies, les deux actions ont pu concourir victorieusement au but, en se prêtant un soutien mutuel.

Ajoutons que l'heureuse impulsion que les bains et l'air de la mer impriment à la santé ne s'exerce pas uniquement pendant que les malades habitent la côte. Régulièrement elle se prolonge après la saison. Parfois même, tant qu'on la fréquente, n'importe avec quelle exactitude et assiduité, la mer se montre avare et ingrate d'une manière absolue, et ne distribue ses bienfaits tardifs qu'après qu'on l'a abandonnée et qu'on se trouve de retour dans ses foyers depuis quelques jours. Il est bon que les dames qui sur les lieux n'entrent en jouissance d'aucun des bénéfices de la mer soient prévenues du fait, afin qu'elles ne déses-

pèrent point inconsidérément, et qu'elles continuent à se baigner avec le même courage jusqu'à la fin de la cure ; de la sorte elles pourront plus tard jouir du succès que la mer réserve à celles qui sont restées pérsévérantes.

Une dernière recommandation : la cure finie, les dames, avant de quitter Ostende, feront bien de laver leur chevelure avec de l'eau douce tiède et de la laisser ensuite sécher complétement à l'air libre ; ou bien, si le temps leur manque pour cette opération, elles feront bien d'exprimer soigneusement de leur chevelure, à l'aide de linges spongieux, tout le fluide qui s'y trouve en excès. Ce simple moyen suffit pour débarrasser ce gracieux ornement des particules grossières de la mer qui s'y sont accollées, ainsi que de l'humidité saline, désormais plutôt nuisible qu'utile.

Nous demandons grâce pour ces détails, qui étaient indispensables, et, pour plus amples informations, nous renvoyons les personnes qui nous accordent la bienveillance de lire cet opuscule et qui désireraient des renseignements et des détails balnéologiques plus complets sur les bains d'Ostende et les objets qui sont en connexion étroite avec eux, à notre ouvrage intitulé : *Le médecin des bains de mer.*

Tableau des maladies et infirmités des organes de la génération, avantageusement traitées aux bains de mer.

Dans cette partie, nous allons énumérer successivement et sommairement, par paragraphes séparés, les variétés et les nuances des affections, des infirmités, des anomalies et des tendances morbides des organes propres à la femme, qui se sont guéries ou se sont heureusement modifiées, sous nos yeux, aux bains de mer d'Ostende.

Nous indiquerons avec la même concision les moyens de balnéographie, d'hygiène, de médecine ou de chirurgie, que nous avons mis en usage chez

nos malades, voulant ainsi éclairer l'avenir par le passé, en utilisant au profit du monde baigneur les principes consacrés par l'expérience : car un remède bien connu et bien appliqué est un remède qui bien opère.

§ I.

Flueurs blanches.

Parmi les maladies les plus communes et les plus rebelles, il faut compter les flueurs blanches. Aussi le nombre des dames, appartenant généralement aux rangs les plus élevés de la société, qui s'adressent à la mer pour s'en débarrasser, est considérable ; mais toutes n'en obtienent pas un égal succès.

Cela vient de ce que dans le monde on comprend sous le nom de flueurs blanches tous les écoulements non sanguins. On embrasse ainsi dans un même cadre une foule de maladies dont le siége, la nature, l'origine, ne sont pas les mêmes, et qui, par conséquent, ne peuvent pas céder toutes au même remède.

Les variétés de flueurs blanches contre lesquelles nous avons vu les bains de mer faire preuve d'une

utilité surprenante, affectaient les personnes caractérisées par une complexion lâche et molle, des muscles faibles, une couleur blanche et un grand penchant à l'inaction. Dans ce nombre les unes souffraient depuis long-temps d'irritations chroniques et nerveuses de l'estomac ou des intestins ; les autres avaient vu leur constitution s'affaiblir sous l'influence de l'usage démesuré du thé ; un petit nombre présentait un ramollissement de la fibre par suite de l'abus des bains chauds ; quelques unes étaient profondément épuisées par de nombreuses couches ; la santé de beaucoup s'était détériorée par des contrariétés morales vives et prolongées ; enfin, d'autres avaient abusé des ablutions locales tièdes ou émollientes.

Une dernière classe de leucorrhéiques, qui se sont bien trouvées de nos bains, était formée : partie de jeunes demoiselles langoureuses et apathiques, récemment sorties de l'enclos rétréci du pensionnat, chez lesquelles il s'était manifesté une diminution ou la cessation de la diaphorèse de la peau, occasionnée par une vie trop enfermée et le défaut d'exercice en plein air ; partie de dames qui, depuis quelque temps, vivaient dans l'oisiveté et l'indolence, après avoir dépensé leur jeunesse au milieu des excitations passionnées, recherchées d'une société aux goûts sensuels raffinés.

A ces particularités se mêlaient souvent celles-ci:

les flueurs étaient irrégulières, variables en quantité et en qualité ; elles se montraient plus abondantes à l'époque de la menstruation comme à l'occasion de quelque écart de régime ; les jours où l'écoulement était considérable, les malades éprouvaient des pesanteurs, du gonflement, quelquefois des douleurs d'estomac, et se plaignaient de tiraillements vers la région de cet organe, accompagnés de faim et d'un sentiment de faiblesse qui, dans certains cas, allait jusqu'à la défaillance ; presque toutes avaient le visage pâle et quelques unes présentaient en outre cette teinte plombée des paupières qui fait dire que les yeux sont cernés ; chez un grand nombre les flueurs n'étaient que l'expression locale d'une faiblesse constitutionnelle ou d'un état chlorotique, ou bien d'une suppression de règles produite elle-même par la débilité générale.

Les renseignements précis et positifs que nous nous sommes toujours procurés, établissaient péremptoirement que les organes et les membranes de la sphère sexuelle étaient simplement flasques, décolorés, et n'étaient pas autrement malades. La plus grande partie de ces baigneuses avait fait précédemment, mais en vain, usage des ressources ordinaires de la science.

En moyenne, les différentes classes de malades qui nous occupent, ont employé les bains de mer durant

un laps de temps qui variait entre six semaines et deux mois. Celles dont l'affaiblissement était trop prononcé, ont au préalable fait un usage rationnel des bains chauds d'eau de mer comme moyen préparatoire. Les autres se sont baignées directement dans la mer même, mais avec circonspection et en surveillant la durée de leur séjour dans l'eau, qui, au début, variait entre deux et cinq minutes au plus; ensuite elles y restaient plongées avec succès une minute de plus chaque jour de bain, jusqu'au maximum de dix minutes.

En général, nous avons prescrit aux organisations délicates de se contenter, pendant la première décade, d'un bain administré de jour à autre; ensuite de prendre un jour de repos après chaque série non interrompue de cinq bains. Les malades se sont conformées en outre aux mesures hygiéniques de prévoyance, dont il est fait mention dans les pages précédentes.

Une grande partie a obtenu d'excellents effets de l'association aux bains, de l'usage auxiliaire de préparations ferrugineuses chimiques ou bien d'eaux minérales naturelles dont le fer était le principe actif.

Les malades chez lesquelles la faiblesse locale des organes sexuels restait rebelle après que les forces générales s'étaient relevées, ont mis à profit, concurremment avec les bains et leurs accessoires, les

douches froides d'eau de mer dirigées dans le canal sexuel. Jamais avec notre autorisation les leucorrhéiques ne se sont baignées deux fois par jour. A toutes nous avons recommandé les nourritures animalisées, à l'exclusion presque absolue des substances alimentaires d'une autre nature. Le vin de Bordeaux s'alliait très-avantageusement à l'action corroborante de l'ensemble de ce traitement.

§ II.

Engorgements chroniques de la matrice, simples ou ulcérés, et accidents généraux qui les accompagnent.

Pour satisfaire à un sentiment très-vif de nos devoirs, disons tout d'abord que les bains de mer ne peuvent nullement s'appliquer aux engorgements qui sont, dans le moment, le siége d'une inflammation aiguë, ni à ceux dont l'altération squirreuse ou cancéreuse est bien constatée, non plus qu'à ceux qui offrent un développement de détérioration d'une autre nature, sauf celle qui se lie au vice scrofuleux. Mais ces bains, plus qu'aucun autre moyen, ont réussi à

neutraliser complétement ou au moins à atténuer les souffrances locales et sympathiques des personnes qui, à leur arrivée, présentaient les conditions morbides particulières que nous allons rapidement esquisser.

Le début de l'affection, chez la plupart des malades, s'était manifesté par des malaises inhabituels dans le bas-ventre, des lassitudes spontanées, un sentiment de tension incommode à l'endroit des reins, ou dans l'une ou l'autre partie qui matelasse extérieurement le bassin, ou bien dans le haut des membres inférieurs. Bientôt après étaient survenues des pesanteurs sur le siége, que l'exercice, les promenades, la station verticale prolongée et surtout les courses en voiture ou à cheval avaient toujours exaspérées. A peu près en même temps des flux blancs étaient apparus, ou coulaient avec plus d'abondance si déjà précédemment les malades en étaient incommodées.

Plus tard, la sensation de simple malaise qu'elles avaient d'abord ressentie était devenue pénible et douloureuse : à cela se bornait le mal pour un petit nombre.

D'autres, dont l'affection était plus développée, éprouvaient en outre vers le milieu du bassin une chaleur cuisante et douloureuse, des picotements, des battements, des frémissements. Cette série de symptômes était généralement compliquée de palpitations, de maux de tête, d'étourdissements, de vertiges.

D'autres enfin, affectées à un degré encore plus avancé, avaient à se plaindre en outre d'étouffements, de spasmes, d'engourdissements dans les membres, de souffrances nerveuses variées dans diverses régions du corps, d'accès hystériques.

Souvent ce cortège de phénomènes, soit qu'il se présentât dans son ensemble, soit en partie seulement, était accompagné de troubles dans les digestions; d'un état habituel de gêne dans les fonctions expulsives des intestins défécateurs; d'irrégularités périodiques et de désordres qualitatifs et quantitatifs dans le cours des règles; de sensations anormales souvent pénibles dans les seins; de douleurs dans l'accomplissement des devoirs conjugaux.

Enfin, selon la gravité ou le progrès du mal, l'écoulement, produit de l'altération locale des organes atteints, se montrait plus abondant, plus épais, et était devenu jaune, vert ou rougeâtre.

En général, toutes ces personnes, pour se conformer aux prescriptions d'une mode absurde et dangereuse, avaient eu la funeste habitude de se sangler, de se torturer la taille dans des corsets impitoyablement étroits et busqués. Et cependant elles rattachaient fréquemment l'origine de leur maladie à une chute sur le bassin, à un voyage en voiture vicieusement suspendue ou traînée dans des chemins raboteux, à une promenade à cheval trop prolongée ou sur un

coursier aux allures cahotantes, à un accouchement laborieux, à l'emploi nécessaire ou intempestif du forceps, dirigé par des mains brusques ou peu habiles, à des relevailles trop précoces.

Un certain nombre de malades, caractérisées par un dépérissement général joint à une excitabilité nerveuse innée excessive, semblaient vouloir trouver les causes premières de leur mal dans l'une des circonstances suivantes : rapprochements conjugaux trop répétés ; disproportions relatives dans la dimension des organes procréateurs, troubles violents de l'âme prolongés ; enfin vie sédentaire et retirée ayant pour motif des peines morales profondes, insurmontables.

Une particularité qui mérite d'être expressément citée, c'est que presque toutes ces visiteuses de nos bains étaient de jeunes femmes mariées depuis peu et nullipares, ou bien elles avaient déjà eu un ou plusieurs enfants, mais s'étaient mariées à un âge trop précoce.

Une autre remarque qui nous a frappé, c'est que l'on constatait généralement chez elles l'alliance de beaux cheveux noirs, d'un teint pâle, de grands yeux noirs, avec une excessive mobilité nerveuse.

Nous avons toujours conduit ces différentes catégories de malades dans leur cure aux bains de mer, avec une attention spéciale et une prudente circon-

spection de tous les instants, bien convaincu qu'une imprudence ou l'exécution inexacte ou incomplète des conseils du médecin, pouvait donner lieu à des conséquences très-regrettables pour elles. Nous leur avons recommandé d'employer les deux ou trois premiers jours de leur arrivée, exclusivement aux soins qu'exige l'acclimatation; puis, d'entamer la saison par les bains chauds intermédiaires; de borner ensuite les premiers bains à quelques immersions dans la mer; de ne jamais les prolonger au delà de sept minutes les jours de fortes chaleurs, et pas au delà de cinq lorsque la température était moins élevée; de n'arriver à ces chiffres que par une gradation ascensionnelle bien-entendue; de continuer ou de suspendre momentanément les bains, selon les effets contingents actuels; de ne pas se laisser aller à la tentation de se tremper dans la mer plus d'une fois par jour; de prendre un jour de repos intercalaire après l'administration consécutive de cinq à six bains; enfin de faire usage d'une bonne alimentation.

L'adjonction à ces modificateurs généraux de certaines pratiques locales, telles que les irrigations froides d'eau de mer ascendantes intra-vaginales, les lavements nombreux avec l'eau salée à la température naturelle, les moyens empruntés à propos au domaine de la chirurgie, nous a rendu de signalés services en coopérant à mener la cure à bonne fin.

Les irrigations ont été pratiquées avec l'eau puisée à la mer, et mises en usage trois fois par jour : le matin immédiatement avant le bain, dans la journée une heure avant le dîner, et le soir avant le coucher. Chaque opération prenait au début, terme moyen, cinq minutes, et on augmentait chaque jour ce laps de temps d'une minute, jusqu'à ce que l'on fût arrivé à trente minutes pour chaque irrigation. En général, une heure et demie d'irrigations a été le temps le plus long que nous ayons fait consacrer, à la fin du traitement, à ces arrosements utérins.

Pour faire pratiquer les irrigations, les malades doivent se coucher sur un lit de sangles privé de fournitures, le bassin un peu plus élevé que le reste du tronc. L'on comprend facilement les avantages qui doivent résulter de cette position, et les indications importantes qu'elle est appelée à remplir pendant l'opération.

Sous ce lit, au point correspondant au bassin qui porte entre deux sangles, l'on place un grand vase destiné à recevoir l'eau qui s'écoule à mesure qu'elle a servi.

C'est à l'irrigateur vaginal de Marjolin qu'il convient d'avoir recours pour mettre l'eau en mouvement et la conduire. Cet instrument fonctionne parfaitement, le jet en est régulier, continu, a une force de progression convenable et agit sans chocs,

avantages qu'il est difficile de rencontrer lorsqu'on fait usage d'autres instruments ou que l'on a recours à un autre système d'irrigations.

En prescrivant les irrigations du matin immédiatement avant le bain, nous avons pour but de prévenir, par la réfrigération et le resserrement de l'utérus, l'afflux nuisible des fluides vers cet organe, pendant le mouvement centripète qui se manifeste inévitablement sous l'impression de l'eau sur la périphérie du corps.

Sauf de bien rares exceptions, l'emploi des irrigations doit être suspendu pendant le cours des périodes menstruelles.

Un fait général résulte des nombreuses observations recueillies sur ces malades, c'est l'inconvénient pour elles d'une vie sédentaire et enfermée. La nécessité de l'exercice, comme auxiliaire curatif de cet ordre d'affections auxquelles la science oppose habituellement un repos plus ou moins long, est démontrée pour nous. Aux bains d'Ostende, sous l'influence contributive de la marche et du mouvement, des affections réfractaires jusque là se sont dissipées ou ont été sensiblement amendées. Notre expérience personnelle nous porte même à déclarer, que le repos plus ou moins absolu ralentit la circulation de la peau, attire et favorise l'accumulation du sang et des humeurs sur les organes de l'intérieur et spécia-

lement sur ceux contenus dans le bassin, entrave la fonction menstruelle, congestionne la matrice et finalement exaspère et éternise les engorgements et les altérations utérines chroniques. L'exercice, au contraire, repousse le sang et les humeurs du centre vers la périphérie, il imprime une activité salutaire aux viscères, il aide, en un mot, par le soutien du mouvement circulatoire centrifuge, au dégorgement de la matrice et au jeu de ses fonctions.

On peut compter d'autant plus sur l'heureuse coopération des locomotions actives qu'elles ont lieu sur la côte, à l'air libre et mobile de la mer, et au milieu des paisibles distractions qu'offre toujours notre plage.

Qui voudrait contester aux bains de la mer du Nord, secondés comme nous venons de le voir, et quand on s'y livre régulièrement tous les jours, sauf les courtes interruptions utiles durant une saison entière, une action sans cesse croissante, une stimulation fractionnée, il est vrai, mais dont les sommes partielles s'additionnent, s'accumulent et donnent à l'impulsion décentralisante une incontestable et persévérante activité vers la peau?

Pour notre part, enhardi par des faits nombreux et positifs, nous osons affirmer que leur emploi soutenu tend à la fois à développer une constitution capable d'une réaction puissante et à dissoudre toute

stase sanguine dans le bassin. Où trouverait-on un agent de révulsion et de détumescence plus efficace, plus propre à procurer la guérison et à relever en même temps les forces générales?

Le traitement ainsi appliqué est assez compliqué, les moyens mis en usage sont assez gênants et laissent peu de répit aux malades ; mais en compensation, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, il occupe le premier rang parmi les systèmes préconisés pour combattre l'engorgement et ses complications, écueil contre lequel viennent échouer chaque jour les traitements ordinaires, privés des excellents principes hygiéniques qui abondent aux bords de la mer de la côte des Flandres.

§ III.

Déplacements de la matrice.

Sous cette dénomination collective nous entendons exposer ce que l'observation nous a appris à l'égard de la curabilité des dérangements de position de la matrice, connus sous les noms de relâchements,

abaissements, déviations, obliquités, inclinaisons. Ces infirmités se sont présentées à notre pratique, tantôt à l'état essentiel, tantôt liées à la tuméfaction chronique utérine.

L'expérience autorise à considérer les bains de mer comme le moyen le plus puissant auquel les dames puissent avoir recours pour combattre avantageusement certaines variétés de ces différents désordres, et rarement nous avons vu le remède tromper les espérances, lorsque l'affection revêtait l'une des formes suivantes :

La laxité des ligaments qui fixent la matrice en place, le ramollissement et l'élargissement des parois du canal sexuel, suites fréquentes de couches rapprochées, avaient prédisposé aux déplacements de l'organe des dames généralement faibles, lymphatiques, d'une constitution molle, le plus souvent fort jeunes et habituées à vivre dans l'oisiveté physique.

Le mal s'était déclaré à la suite d'une chute verticale sur l'une des parties de la moitié inférieure du corps, après un violent effort musculaire, à la suite d'un avortement spontané, d'une pression excessive dans la taille ou sur le ventre, d'une constipation opiniâtre réclamant des mouvements outrés d'expulsion, d'un choc quelconque imprimant une secousse violente à la matrice vers le bas.

Après ces causes prédisposantes et occasionnelles,

nous devons en signaler une autre, d'une manière toute particulière, parce qu'elle s'est offerte à nous comme la plus fréquente et la plus funeste. C'est l'habitude qu'ont beaucoup d'accoucheurs des petits centres de population, dans quelques contrées des pays du Nord, de permettre aux dames de se lever et de marcher à la fin des neuf jours qui suivent l'accouchement. Cette aveugle routine semble faire perdre de vue qu'il existe une infinité de motifs, puisés dans la constitution individuelle même des accouchées, qui obligent le médecin à la repousser et à agir avec une circonspection éclairée lorsqu'on a recours à ses avis.

La presque totalité des malades de cette espèce venues à Ostende pour les bains, accusaient la sensation d'un corps qui semblait tirer le ventre et même l'estomac par en bas, une pesanteur et des tiraillements incommodes dans les reins, dans les aînes, des épreintes sur le siége. Elles éprouvaient des faiblesses d'estomac, des besoins fréquents de manger, du gonflement dans la taille, des flatuosités, et souvent elles se sentaient mouillées par des pertes blanches.

Quelques unes se disaient tourmentées par des envies incessantes d'évacuer le réservoir de l'eau, et par une sensation douloureuse continuelle au milieu de ce viscère.

D'autres éprouvaient des pesanteurs pénibles sur

le fondement et le besoin fréquent de se présenter, quoique inutilement, à la garde-robe.

Une circonstance que nous devons faire remarquer, c'est que ces phénomènes morbides s'exaspéraient notablement vers le soir, ou se manifestaient uniquement vers la fin de la journée, après la promenade, surtout pendant la station.

Ces infirmités se caractérisaient encore par la facilité avec laquelle on en dissipait extemporanément les inconvénients par l'attitude horizontale sur le dos, sur le ventre ou sur l'un des côtés, suivant la nature du déplacement, quoique les désordres reparussent aussitôt que ces positions étaient abandonnées.

Ces malades ont, en grande partie, atteint à leur complète satisfaction le but de leur voyage sur notre côte, en suivant le traitement indiqué ci-après, dirigé simultanément contre les phénomènes locaux et contre les phénomènes généraux, qui sont combattus les uns par les autres :

Les jours de repos et de première installation sur la côte passés, les malades se sont directement baignées dans la mer, mais leurs premiers bains consistaient dans des immersions subites, réitérées dans des termes rationnels de fréquence. Plus tard elles abordaient les véritables bains, et leur séjour dans la mer a été porté par une gradation ascensionnelle, intelligemment calculée sur les résultats de chaque jour, depuis

trois jusqu'à quinze et même vingt minutes. Immédiatement après leur sortie de l'eau, avant leur rentrée dans la voiture-baignoire, on leur a pratiqué journellement sur place des affusions froides d'eau de mer autour des régions inférieures du tronc.

Conjointement à ces moyens, mais à d'autres moments bien choisis de la journée, ces baigneuses faisaient usage dans leurs appartements ou dans l'intérieur de la voiture de bains, tantôt d'irrigations intra-vaginales ascendantes d'eau de mer, fréquentes et de longue durée, le corps gardant le décubitus dans une attitude appropriée, libre et facile; tantôt d'injections rectales avec le même liquide; tantôt de douches froides salées, administrées dans le cabinet d'un des pavillons disposé à cet effet, et dirigées autour du bassin et sur le point d'insertion des liens de l'utérus.

Une partie restreinte de ces malades, c'étaient particulièrement celles dont l'affaiblissement était le moins prononcé, se sont permis avec grand succès deux bains par jour.

Ce concours d'applications d'eau de mer à la température naturelle, variées et méthodiques, internes et externes, douées les unes d'une action refrigérante instantanée, les autres d'une action semblable mais prolongée et pénétrante, a rarement échoué contre le mal. En effet, ce mode de traitement excite à la con-

tractilité et le resserrement des tissus de tout le corps, et, en dernier résultat, retient la matrice remontée en place ou en redresse définitivement les déviations.

Mais là ne s'est pas bornée notre sollicitude pour ces malades. Considérant que le repos absolu est nuisible à la constitution, sans avantages pour la maladie locale, nous avons, de même que pour les engorgements de la matrice, modifié le cours des traitements habituels : nous avons renoncé à la pratique d'hésitation et de crainte, en autorisant, en ordonnant même la marche et le mouvement, toutes les fois que d'autres accidents ne nous obligeaient pas à tolérer le repos.

Dans les cas les plus graves, ceux où l'organe de la gestation, disloqué ou déplacé, se trouvait en même temps considérablement engorgé, nous avons concilié les deux systèmes par le repos et l'exercice, et la somme des avantages l'a toujours emporté sur celle des inconvénients. Soustraire les malades à toutes les causes d'animation en les condamnant avec sévérité à une immobilité complète, c'est provoquer l'afflux et le séjour d'une quantité exagérée de sang dans la texture de la matrice ; c'est, par conséquent, augmenter le poids de cet organe, effet qui viendra sérieusement compliquer le déplacement, en le rendant plus considérable et plus opiniâtre.

Toutes les dames qui se sont obstinées aveuglément,

ou pour des motifs qu'il n'est pas de notre devoir de faire connaître, à persévérer à se soumettre à l'influence funeste d'une vie inerte, sont demeurées faibles et ont conservé des troubles de la digestion. Par le double effet des préoccupations tristes et de la surexcitation nerveuse, déterminées par la débilitation générale consécutive au repos, toutes ont vu leur infirmité, qui, sous la bienfaisante stimulation des bains et de l'air de la mer, montrait une tendance à l'amélioration, ou ne s'amender que bien médiocrement ou demeurer rebelle au traitement.

§ IV.

Avortement.

Il convient de faire connaître tout d'abord que la prudence exige que les dames s'abstiennent des bains pris dans la mer, dès qu'elles se trouvent dans des conditions supposables de conception, et à plus forte raison durant tout le cours de la grossesse. L'usage de ces bains expose à l'avortement, tant à cause de l'ébranlement violent des nerfs et du profond saisissement spasmodiqne qu'ils provoquent au

début, lorsqu'on y entre, qu'en raison de l'action centripète qui leur est propre, par le refoulement du sang de la surface du corps vers les organes intérieurs, et tout spécialement sur la matrice. C'est cette action fluxionnaire élective qui fait que tous les médecins ont la bonne habitude de recommander les bains de mer comme agents efficaces pour provoquer les règles, dans les cas spéciaux où les emménagogues ordinaires n'ont pas eu de succès. Or, personne n'ignore combien serait dangereuse l'administration intempestive de semblables remèdes pendant les mois de la grossesse. N'observe-t-on pas d'ailleurs, ce qui est plus concluant, que la femme enceinte évite instinctivement avec soin tout ce qui, dans l'état ordinaire, favorise l'éruption mensuelle?

Mais si le raisonnement et le bon sens, appuyés par l'expérience, obligent de défendre à la femme fécondée de se baigner dans la mer, nous pouvons dire que son installation sur la côte pour faire un emploi méthodique des bains chauds d'eau de mer, à l'exclusion des autres, doit lui être très-utile. D'ailleurs nulle atmosphère, on le sait, ne lui offre pendant la durée de son état intéressant autant d'avantages sérieux que celle du littoral : la pureté de ce fluide, sa vertu excitante et tonique donnent plus de force au système musculaire, activent la sanguification, facilitent la digestion et rendent les mouvements plus

libres ; tous ces avantages ont secondairement la meilleure influence sur le fruit.

Les dames enceintes, caractérisées par un haut degré de lymphatisme ou d'éréthisme nerveux, celles d'un tempérament scrofuleux et les valétudinaires nous ont surtout paru se trouver bien de cette cure prudente, laquelle, quoique consistant à peu de chose près dans de simples mesures hygiéniques, n'en est pas moins, comme nous venons de le dire, de la plus haute importance pour le bien-être du fœtus.

Faisons remarquer que ce qui précède n'est pas destiné à constituer l'objet principal de ce paragraphe : nous avons particulièrement à nous occuper des dames qui fréquentent Ostende en vue de prévenir l'avortement, pour le cas où elles deviendraient ultérieurement enceintes. Tâchons donc d'être utile dans ce sens, en traçant succinctement le résumé de nos observations.

Les bains de mer, assistés de leurs adjuvants et coadjuvants et des richesses hygiéniques qui les entourent, sont favorables :

Aux dames faibles dont la débilité générale s'étend au système utérin, en relâche la fibre et dispose le col aminci et ramolli à la dilatation, avant le terme naturel, par le poids seul que l'œuf y vient exercer ;

Aux dames sujettes à des flueurs blanches abondantes, chez lesquelles ces pertes peuvent par elles-

mêmes, en raison de leur action locale anti-tonique, mettre obstacle au cours régulier d'une grossesse attendue ;

A celles qui sont menacées du même accident par des flueurs excessives ayant provoqué soit un dépérissement profond général, soit le trouble de toutes les fonctions et spécialement de celles de l'estomac ;

Aux dames qui font le désespoir de leur famille, à cause des nombreux avortements successifs qui sont venus déjouer les espérances, à des époques pour ainsi dire fixes de la grossesse. Les personnes de cette catégorie ont, en général, vécu au milieu des villes très-populeuses, où la vie très-agitée du monde élégant et les dérèglements de l'imagination, joints aux vicissitudes d'une alimentation trop excitante, altèrent leur humeur au point qu'elles sont devenues indifférentes, mélancoliques et solitaires. On peut facilement les reconnaître à la coloration pâle tirant sur le jaune et quelquefois à la pâleur verdâtre de la face, qu'elle soit ou non accompagnée de bouffissure ; au gonflement mou et poché des paupières, surtout le matin à leur réveil ; à l'expression triste et morne des yeux ; au défaut de sang dans les lèvres ; à la flaccidité des chairs ; à l'essoufflement qui suit chaque émotion et même chacun de leurs mouvements.

Enfin, la mer a été très-utile aux jeunes femmes qui étaient prédisposées à l'expulsion prématurée du

fruit, encore à créer, à cause du développement extrême de leur système nerveux se caractérisant par une sensibilité inimaginable aux impressions vives, et par le trouble et la perturbation que ces impressions déterminent ordinairement dans tout leur être.

En général, ces différentes catégories de baigneuses se sont réglées avec soin sur les utiles préceptes qui les concernaient respectivement et qui se trouvent consignés dans nos instructions préliminaires.

§ V.

Retard dans l'apparition du premier flux menstruel.

Les bains d'Ostende ont généralement été profitables aux jeunes filles en âge de puberté, chez lesquelles l'éruption des règles de la première époque se faisait trop longtemps attendre. Ces jeunes filles se divisaient en deux classes bien distinctes :

Dans l'une on rencontrait les variétés individuelles et l'ensemble ou une partie des caractères suivants : une organisation délicate unie à un tempérament lymphatique ; un état général de faiblesse originaire,

ou acquise par des maladies antérieures ; ou bien une débilité résultant du progrès d'affections scrofuleuses ou liée à des phénomènes chlorotiques.

Ces jeunes pubères aménorrhéiques avaient, presque toutes contre leur gré, mené une vie trop uniforme et privée d'exercice; elles étaient pâles, excessivement impressionnables, craintives, et éprouvaient des moments de tristesse insurmontable. Leur regard était languissant, leurs chairs restaient flasques, leur appétit était supprimé ou remplacé par des goûts bizarres. Des palpitations, de la gêne dans la respiration, des maux de tête, des dérangements digestifs avertissaient qu'il était temps de chercher des remèdes efficaces. Quelques unes se faisaient en outre remarquer par une grande tendance à l'inaction et à la contemplation.

L'autre catégorie était composée de jeunes filles qui venaient prendre les bains pour combattre la tardivité de la fonction menstruelle, mais qui, sous tous les autres rapports, semblaient avoir complétement atteint l'époque de la puberté. Elles étaient caractérisées par une constitution robuste, mais la menstruation en retard suivait, pour se déclarer, une marche difficile et laborieuse. Ces jeunes personnes, à l'âge ordinaire de la vie où cette fonction tend à s'établir, présentaient l'ensemble des phénomènes qui accuse la direction spéciale des forces vers l'appareil organique

des régions sexuelles : ainsi il leur survenait, d'une manière irrégulièrement intermittente, des douleurs dans le bas-ventre et dans les reins, un écoulement blanc, des bouffées de chaleur à la face, des picotements dans les seins qui se gonflaient et s'affaissaient alternativement. Néanmoins ces effets avaient cessé depuis un temps plus ou moins long, et le flux cataménial ne s'était point établi.

On peut conclure de là que la menstruation , dans quelques circonstances, est une fonction qui s'établit difficilement et dont les préludes durent un temps plus ou moins long. Dans ces cas spéciaux, il faut savoir respecter les procédés de la nature et ne pas vouloir aller plus vite qu'elle, car le sang ainsi conservé reste dans la circulation générale après le mouvement d'expulsion avorté, et tourne au profit du développement du corps. Elles ne sont pas rares cependant les mères qui, interprétant mal cette marche prudemment lente de la nature, prennent au mot, en quelque sorte, ces premières tendances et s'empressent par des moyens plus ou moins énergiques de leur prêter un secours, inutile s'il n'est pas dangereux.

Combien de jeunes filles placées dans ces conditions sont annuellement amenées à Ostende pour réclamer les bienfaits de la mer, après avoir été fatiguées par l'emploi intempestif de toute une série

de remèdes qui poussent aux règles, et ne sont souvent utiles qu'autant qu'ils restent impuissants. Dans de semblables occurrences, les bains de mer étaient appelés à trancher les embarras et les difficultés de la question : pendant leur usage les règles se montraient si leur administration devait être fructueuse ; dans le cas contraire, les bains se bornaient à fortifier et à préparer, pour ainsi dire, la constitution, afin que la première irruption menstruelle eût lieu en temps utile et avec tous les résultats désirables.

A cause de l'extrême sensibilité des jeunes personnes de la première catégorie à la fraîcheur de l'atmosphère du matin, nous leur avons toujours conseillé de n'aller se baigner qu'au milieu du jour. Elles évitaient ainsi les conséquences fâcheuses d'un air relativement trop refrigérant, eu égard à leur résistance insuffisante contre le froid.

Dans le principe de la cure, une ou deux immersions dans la mer constituaient tout leur bain, car l'impression que ces jeunes malades éprouvaient dans l'eau était des plus vives et se manifestait par la suffocation, des cris et un état nerveux qui se prolongeait assez longtemps après. Mais une fois aguerries, c'est-à-dire après le succès des premières épreuves, on accordait avec avantage à ces pubères frileuses un séjour dans la mer de deux minutes, successivement

porté à cinq. Elles prenaient avec régularité et avantage sensible un jour de repos après l'usage consécutif de cinq à six bains. Une alimentation riche et tonique, des promenades un peu forcées, et leur présence assidue sur la plage complétaient les soins dont on les entourait. Celles atteintes de pâles couleurs employaient en outre simultanément et avec succès les préparations ferrugineuses.

Les pubères appartenant à la seconde catégorie, ne négligeant aucune des conditions rationnelles qui se rattachent à l'usage des bains de mer proprement dits, se les permettaient d'emblée sans aucun prélude préparatoire, et au début restaient plongées dans l'eau environ cinq minutes, ensuite elles y sejournaient avec fruit de dix à quinze minutes. L'auxiliaire hygiénique des bains le plus important pour elles, était la promenade fréquente à âne sur la grêve, en longeant le bord de la mer, ou alternativement dans les dunes.

§ VI.

Irruption menstruelle précoce et immodérée.

A chaque saison nous avons compté beaucoup de succès obtenus par des jeunes filles qui présentaient à l'observation les circonstances exceptionnelles dont voici le court exposé : leur constitution innée ou acquise était caractérisée par un degré notable de laxité de la fibre vivante ; leur peau était décolorée, et les membranes visibles qui bordent les ouvertures naturelles du corps étaient à peine nuancées d'une teinte pâle rosée. Les remontrances les plus justes adressées avec tous les ménagements imaginables, les contrariétés les plus légères, produisaient sur leur esprit des effets redoutés autant par les parents que par elles-mêmes. Douées d'une précocité malheureuse, le sang s'était prématurément dirigé vers les organes sexuels, d'où il s'était échappé à des époques inattendues comme à travers une éponge inerte.

Ces premières apparitions menstruelles s'étaient déclarées sous la forme de véritables hémorrhagies, et

avaient produit des effets pernicieux sur ces organisations non encore mûres pour cette fonction importante. Aussi chacune des menstruations suivantes, qu'elles eussent lieu à des termes réguliers fixés par la nature, ou, ce qui arrivait le plus souvent, à des époques trop rapprochées, plongeait ces malades dans un état de faiblesse inquiétante. Celles dont le sang était devenu trop aqueux par des pertes successives, étaient en outre affectées des conditions propres à la chlorose.

Ces pubères précoces, la plupart grêles et débiles, appartenaient généralement aux classes les plus distinguées de la société, et avaient jusqu'alors mené une vie sédentaire ou venaient de quitter le pensionnat. Certaines d'entre elles avaient stimulé de bonne heure leur imagination ardente par des lectures licencieuses ; d'autres avaient été élevées au milieu de personnes légères et imprudentes.

Les bains de mer ont été non moins utiles aux jeunes filles dont le développement corporel était complétement achevé, et qui avaient joui durant quelques années d'une brillante santé, tant que la menstruation était restée chez elles dans les conditions normales. Mais cette fonction s'étant depuis annoncée avec excès, soit sous le rapport de l'abondance, soit sous le rapport de la fréquence ou de la durée ; elles étaient devenues graduellement pâles, chétives,

exsangues. Après chaque flux menstruel, au lieu de se sentir allégées et plus fortes, comme cela avait lieu quand elles se trouvaient en pleine santé, elles éprouvaient un accroissement de malaise et de faiblesse, et un mal nerveux permanent à la partie postérieure de la tête, tandis que leurs yeux étaient entourés de cercles livides. Impressionnables et sensibles au plus haut degré, toutes les émotions chez elles avaient un retentissement direct sur la matrice et se trahissaient presque toujours par des pertes immédiates plus ou moins abondantes.

Ces deux ordres de maladies ont été combattus à Ostende par l'influence de l'air et des bains de l'Océan, jointe à celle d'une alimentation fortement réparatrice et tonique ; par de nombreux lavements froids d'eau de mer, et, dans les cas de complication chlorotique, par l'administration simultanée de médicaments ferrugineux.

Une amélioration soudaine, quoique peu sensible dans le principe, mais allant néanmoins graduellement à petits pas jusqu'à la guérison, témoignait de l'efficacité irréfragable de ce moyen thérapeutique. Le retour de la santé générale extérieure, s'il est permis de nous exprimer ainsi, nous traduisait ce qui se passait dans l'intimité des tissus : la matrice comme tout le corps profitait de l'impression favorable des agents curatifs ; elle se trouvait par là placée dans des

conditions meilleures, et s'élevait enfin à l'aptitude fonctionnelle. Nous vîmes ainsi peu à peu le travail menstruel tendre à suivre sa marche ordinaire. En dernier résultat les organes récupéraient le ton dont ils étaient privés depuis un temps plus ou moins long, et l'action sanguifiante et hémostatique du traitement prévenait, d'une manière assurée et définitive, le retour des irrégularités périodiques.

§ VII.

Menstruation difficile et douloureuse.

Rarement la mer n'est pas prodigue de ses bienfaits envers les jeunes demoiselles et les dames qui n'ont aucun défaut local de conformation, ni aucune lésion organique matérielle appréciable, et chez lesquelles cependant l'irruption du flux menstruel, à cause de l'irritation purement nerveuse de la matrice, est précédée, accompagnée ou suivie de souffrances vives dans le dos et les lombes, et de coliques douloureuses au milieu du bassin ; chez quelques unes d'entre elles, ces coliques prennent un tel

caractère de violence qu'elles arrachent des manifestations propres aux douleurs les plus aiguës.

La coexistence de certains phénomènes nerveux, tels que le vomissement, la constriction à la gorge, un sentiment de suffocation, l'abattement des forces, la tristesse, le désespoir et un besoin de pleurer invincible, fait naître dans l'esprit de ces personnes des craintes exagérées pour leur avenir.

Presque toutes ces baigneuses sont maigres, sèches, brunes. Elles se font remarquer en outre par une peau terne et des mouvements précipités. On les voit agitées sans cesse et troublées par de petites impatiences pour les motifs les plus frivoles. Une légère impression de froid ou de chaud est pour elles une cause de souffrance. En quelque partie du corps qu'on les touche, on produit le chatouillement ou le tressaillement, et la première de ces sensations devient promptement douloureuse. Quelques unes éprouvent aussi dans les membres des crispations, des inquiétudes et quelquefois un état de malaise indéfinissable, et toutes ces circonstances morbides redoublent singulièrement à l'approche de la menstruation.

La plupart, ayant communément l'humeur très-inégale, passent presque sans motifs de la crainte à l'espérance, de la gaîté à la tristesse, des emportements à la douceur, des rires aux pleurs. D'autres jouissent d'un caractère assez égal et assez heureux pendant

les jours intercalaires qui séparent une période de l'autre, mais immédiatement avant et surtout pendant le flux elles deviennent ombrageuses, mélancoliques, irascibles, inquiètes, défiantes, difficiles à vivre, fatiguant tout le monde; ou bien elles sont taciturnes et sombres et recherchent obstinément la solitude.

Après quelque examen, on parvient presque toujours à établir que ce qui a le plus contribué à exalter à ce point ces états bizarres de la nature, c'est l'empire des passions haineuses, la jalousie, la fréquentation des théâtres; ce sont aussi les veilles passées dans la dissipation ou plutôt dans l'ennui des salons.

La vie douce et éminemment récréative de la ville d'Ostende durant la saison des bains, les promenades sur la plage et les distractions certaines qu'on y rencontre, les courses à cheval ou à âne dans les dunes, les éléments purs par excellence de l'air marin, des aliments simples, roboratifs, abondants, des nuits calmes entièrement vouées au repos, des bains pris dans la mer même sans intermédiaires préparatoires d'aucune espèce, mais renfermés dans des limites convenables de durée, une longue saison, telles sont les conditions indispensables sous l'influence desquelles ces malades échangent une existence triste et souffrante contre une vie exempte de douleurs et comparativement très-heureuse.

§ VIII.

Suspension subite ou graduelle des règles.

Parmi les personnes chez lesquelles les bains de mer ont fait en même temps disparaître les causes et les effets de la cessation intempestive, partielle ou totale, de la menstruation, les dames qui se trouvaient dans les conditions cataméniales que nous allons faire connaître, étaient les plus nombreuses :

A la suite d'affections morales intellectuelles ou afflictives, de chagrins domestiques violents, imprévus, de passions excessives, les périodes s'étaient brusquement supprimées ; ou bien après de fortes pertes de sang accidentelles, le flux périodique s'était maintenu, mais avait lieu dans des proportions quantitatives presque nulles ; le plus généralement cependant, le flux avait mensuellement décru et avait fini par cesser de paraître d'une manière absolue.

Dans quelques circonstances exceptionnelles, la maladie dépendait d'un flux de ventre chronique, dû lui-même à l'atonie générale.

La majorité de ces personnes, fluettes, nerveuses et

impressionnables au dernier point, étaient réglées depuis un temps plus ou moins long.

Quelques unes étaient bouffies, étiolées, lentes à l'extrême dans leurs mouvements, et se trouvaient gênées chaque jour, vers la tombée de la nuit, par un gonflement pâteux autour des chevilles et du coude-pied.

Presque toutes indistinctement avaient à se plaindre d'une sensation de chaleur douloureuse dans les reins, dans la région du bas-ventre, dans le bassin, d'un gonflement d'estomac, de l'intumescence des seins, de la perte de l'appétit, de nausées.

En outre, celles chez lesquelles l'affection était plus développée, avaient successivement été éprouvées par des palpitations fréquentes, des vertiges, des tintements d'oreilles, des défaillances, des vomissements, et ces phénomènes s'étaient manifestés surtout aux époques coïncidant avec celles des apparitions normales antérieures.

L'administration des bains était dirigée de manière à ce que leur action tonique et sanguifiante, remplissant bien les indications curatives, pût influencer salutairement les fonctions de la matrice et ramener la santé avec le cours normal des écoulements périodiques.

On a obtenu ces avantages par l'entrée soudaine dans la mer, à chaque bain ; par le séjour opportun

dans ses eaux durant trois, cinq à sept minutes ; par un régime approprié, renforçant l'action tonique de la cure ; et par la jouissance incessante de la salubrité de l'atmosphère de notre plage, si bien privilégiée par la nature sous le rapport de l'hygiène.

§ IX.

Cessation de l'écoulement menstruel se rattachant à l'âge critique.

Les dames qui ont vécu suivant les vœux de la nature, qui sont mères de famille et ont mené une vie active, passent en général l'époque critique sans danger, et sans éprouver de dérangements de quelque gravité. Pour elles, l'usage des bains de mer est plutôt du luxe hygiénique qu'une nécessité.

Mais ce remède, précieux par les bons résultats qu'il procure, n'a jamais manqué de donner de grands avantages :

Aux dames qui avaient vécu dans l'oisiveté et la bonne chère, et chez lesquelles, chaque mois, avant la venue de la ménopause, les menstrues étaient très-copieuses ;

A celles qui avaient la santé altérée par suite de la suppression précoce des règles, alors surtout que cette altération se faisait reconnaître au dehors par des éruptions boutonneuses irrégulières à la face, des tâches rouges circonscrites et peu nombreuses, ou diffuses et éparpillées, sans ordre, çà et là sur la peau, par un état dartreux désolant et des maux d'yeux réfractaires aux moyens habituels ;

A celles qui, depuis qu'elles avaient cessé de se voir, étaient en proie à des souffrances erratiques et fugaces, occasionnées par l'élément névralgique réuni à l'élément rhumatismal ;

A celles qui étaient poursuivies par des idées sombres, hypochondriaques ; ainsi qu'aux personnes sujettes à des mouvements spasmodiques ayant trait aux phénomènes de l'hystérie ;

Enfin, aux dames qui, sous l'influence de la même cause critique, se voyaient s'affaiblir et maigrir subitement, présentant les joues et les tempes prématurément affaissées et ridées, et offrant, bien avant l'époque naturelle, l'image de la consomption et celle de la langueur.

Les bénéfices qu'ont retirés ces malades d'un été passé aux bains d'Ostende, étaient considérables et dépassaient généralement les espérances qu'elles exprimaient à leur arrivée. L'emploi persévérant, quotidien de l'eau de mer à l'intérieur, à doses

dépuratives, était pour les bains l'accessoire le plus utile que nous ayons prescrit, afin de chasser du sang les principes peccants que les mauvaises conditions ménopausiques y avaient introduits. Quelques remèdes pharmaceutiques, comme moyens subsidiaires de ce traitement, ont, mais très-rarement, été mis en usage pour assurer le triomphe de celui-ci.

§ X.

Malaise, état nerveux de la matrice.

Aucun viscère, le cerveau excepté, n'est plus souvent que la matrice le point de départ de douleurs qu'on ne peut rapporter à aucune lésion matérielle appréciable aux sens, armés ou non des meilleurs instruments d'investigation : il est des maladies utérines, où les recherches les plus minutieuses prouvent que la matrice occupe sa place normale et que sa texture est saine, ce qui permet de déclarer que le mal est *névralgique, essentiel*, en d'autres termes, que c'est un mal sans matière.

Les médecins ont toujours eu à se féliciter d'avoir

engagé leurs malades à se diriger vers Ostende, lorsque l'affection suivait la marche ci-après :

Des personnes nerveuses, délicates, douées d'une imagination très-vive, et plus souvent celles qui annoncent tous les caractères d'un tempérament bilieux, associé à un état de maigreur et de sécheresse extrêmes, sont frappées subitement, une ou plusieurs fois par mois, avec la plus grande irrégularité pour les dates et sans pouvoir accuser aucun motif, de souffrances dont le souvenir seul les effraie, siégeant vers le milieu du bassin. Ces douleurs sont parfois si atroces qu'elles égalent celles qui appartiennent aux lésions les plus graves de la matrice ; mais, après une ou deux heures de durée, elles s'irradient dans le ventre, dans les flancs et au dessous des fausses côtes. La crise continue ordinairement par des maux d'estomac, une gêne constrictive à la base de la poitrine, qui remonte ensuite vers la gorge en déterminant à la fois des phénomènes de strangulation et des envies de vomir. Vers la fin de l'accès, une certaine inquiétude, un tremblement douloureux s'emparent des jambes et empêchent les malades de faire un pas ; puis instantanément tous ces accidents alarmants disparaissent sans laisser de traces.

L'expérience a prouvé que les bains chauds ou de transition sont plus nuisibles qu'utiles pour prévenir le retour de ces scènes douloureuses. C'est au grand

avantage de ces malades, qu'il a été fait usage, sans aucun prélude préalable quelconque, de bains de mer à la lame, auxquels on mariait des affusions nombreuses d'eau salée froide sur la tête, sur la colonne vertébrale et autour du bassin. Les excellentes conditions atmosphériques de la plage, les distractions, l'exercice, le changement d'habitudes et de nourriture pendant toute une longue saison, ont constamment tenu une place importante dans leur application à la cure et ont donné d'admirables résultats.

§ XI.

Altération granuleuse de la membrane qui tapisse intérieurement les organes de la génération.

Nous avons bien souvent entendu des plaintes amères contre l'impuissance apparente de la médecine, venir de la part de dames qui présentaient, à un examen superficiel, tous les phénomènes de ce qu'on appelle communément des flueurs blanches. La source en demeurait intarissable malgré l'usage, même assidu, des bains de mer, succédant à l'emploi des remèdes usuels les plus en renom, continués parfois

pendant de longues années et avec un insuccès décourageant.

C'est qu'alors très-souvent elles étaient affectées, à leur insu, de productions granuleuses siégeant, soit isolément, soit tout à la fois, sur la doublure interne du canal sexuel, sur le col de la matrice ou dans sa concavité. L'examen direct venait mettre ce fait hors de doute. Nous constations que ces régions étaient rouges ou d'un rouge-violacé au lieu d'être rosées, et qu'elles présentaient des élévations pointillées assez semblables, quant à la forme, à celles de la surface de certaines grosses fraises. Il était impossible de reconnaître positivement l'altération dont nous parlons, par la seule ressource de l'interrogation des phénomènes généraux, et nous pouvons certifier que le succès aux bains était irréalisable, aussi longtemps que cette altération existait.

Au moyen de ses incomparables ressources, la mer triomphait du mal avec une facilité et une promptitude étonnantes, dès qu'elle était secondée dans ses efforts par des applications topiques de substances qui détruisaient immanquablement sur place les petits corps granuleux. Dans cette affection, les irrigations d'eau de mer intra-vaginales ont toujours été employées, comme pratique accessoire indispensable, pour rapprocher le terme de la guérison.

§ XII.

Inflammation chronique des ovaires et des trompes.

En vertu de leur double action dérivative et résolutive, les bains de mer ont souvent procuré une amélioration de santé et quelquefois la guérison complète aux dames qui, à la suite d'une ou de plusieurs couches, ressentaient dans la région de l'un ou de l'autre flanc, et rarement dans les deux régions à la fois, des douleurs sourdes énervantes, s'irradiant vers les reins et dans la direction des trompes. Ces phénomènes morbides revenaient surtout par accès et devenaient plus forts à l'approche des règles ; chaque accès laissait après lui une sensation de pesanteur et d'embarras au siége du mal. Fréquemment le ventre, exploré à l'endroit de la douleur, paraissait souple. D'autres fois l'ovaire était développé par une sourde inflammation, à un tel degré qu'il était palpable au toucher : cette circonstance avait assez souvent conduit à faire prendre l'ovaire pour la matrice anormalement distendue, et inclinée à droite ou à gauche selon le côté de l'affection.

Pendant la marche, un petit nombre de ces malades éprouvaient des souffrances dans l'une ou l'autre hanche, qui disparaissaient par le repos au lit et étaient souvent réveillées par un simple changement de position.

A ces circonstances locales se joignaient des phénomènes nerveux très-variés, tant sous le rapport de la forme que sous le rapport de l'intensité. Dans la plupart des cas, ils se traduisaient par des accidents hystériques.

Pour arriver avec sûreté à la guérison, cette classe de baigneuses s'est soumise aux règles d'un régime assez sévère. Dès le deuxième ou troisième jour après leur arrivée, elles ont pris les bains dans la mer, sans en faire précéder l'emploi par aucune mesure préliminaire; mais elles les ont restreints rigoureusement à une durée assez courte : deux, trois et progressivement cinq minutes. Or, dans les altérations de santé ci-dessus précisées et autres analogues, nos bains sont appelés à agir particulièrement à l'instar des agents externes qui rubéfient la peau; et leur effet comme tels est considérable et puissant, puisqu'il a lieu à la fois et d'une manière naturelle indistinctement sur toute l'immense étendue de ce tégument, sans jamais occasionner la recrudescence du mal, comme il n'arrive que trop souvent après l'application des révulsifs usuels.

§ XIII.

Prurit.

Il est une incommodité qui sans compromettre la santé générale n'en est pas moins une torture réelle. Elle se caractérise par un prurit local siégeant à l'extérieur, sur ou dans le voisinage des organes nobles féminins. Son intensité s'élève parfois au point qu'il force les patientes à exercer malgré elles toutes sortes de violences mécaniques contre le mal, ce qui le plus souvent ne sert qu'à l'exaspérer encore.

L'analyse de nos observations nous a fait faire la remarque, que les dames qui se sont présentées aux bains pour se débarrasser de cette affection et ont vu leurs espérances se réaliser, avaient éprouvé ce prurit sous l'influence de l'une ou de l'autre de ces conditions : un exercice prolongé pendant les chaleurs de l'été, le contact de la matière leucorrhéique, l'âge de retour, une nourriture trop excitante, l'usage habituel de lotions dessiccatives, l'application de certains cosmétiques, des émotions morales excessives de joie ou de douleur.

Comme nous venons de le dire, la thérapeutique maritime a fourni les avantages qu'on en attendait, aux malades qui en ont fait un emploi intelligent.

D'après nos avis, les dames à l'âge critique se sont contentées des bains de baignoire, chauffés à trente-trois degrés centigrades, avec addition d'un demi à un kilogramme d'amidon par bain. Chaque bain, maintenu à ce degré pendant tout le temps de son application, durait au moins une heure. L'eau de mer, prise intérieurement en quantité abondante, contribuait à purifier le sang.

Les malades dont l'affection n'avait aucun rapport avec l'âge de retour, ont pris, au contraire, plus avantageusement les bains dans la mer même, prolongés insensiblement de cinq à vingt et même trente minutes.

Excepté aux dames atteintes de flueurs blanches, et qui ont toujours besoin d'un régime très-substantiel et tonique, nous avons indistinctement et avec succès recommandé dans ces cas une alimentation très-simple, entremêlée de légumes apéritifs frais et amers.

§ XIV.

Rhumatisme.

Nous avons eu à guider aux bains de mer quelques dames qui éprouvaient, dans le bassin et dans la matrice, de profondes douleurs, tantôt vagues, ne causant qu'une incommodité supportable, tantôt assez vives pour leur arracher des cris perçants ; ces douleurs consistaient alors en élancements plus ou moins aigus. Sauf l'intensité, elles s'offraient avec l'intermittence et les caractères de celles qui ont lieu dans l'accouchement. Les attaques étaient séparées par des intervalles assez longs.

Le récit de ces souffrances, joint à la connaissance de leur origine, de leurs causes, de leur marche, de leurs symptômes et de leur terminaison, aidait à mettre tout à fait hors de doute que ces cas devaient évidemment être placés dans la classe des affections rhumatismales : ainsi les douleurs s'étaient rarement déclarées par des phénomènes précurseurs ; elles avaient débuté fréquemment au milieu de la meilleure santé ; elles étaient d'ordinaire plus vives, alors

que la température était humide et que le thermomètre s'élevait ou s'abaissait de plusieurs degrés dans une même journée.

Ces malades étaient adultes, entre l'âge de vingt-cinq à cinquante ans, assez robustes et d'une bonne constitution ; elles habitaient des pays froids et humides, exposés aux vents frais et aux variations brusques de température, ou y avaient longtemps voyagé.

Un petit nombre, venant des climats moins soumis aux vicissitudes atmosphériques, attribuait l'invasion du mal à une transition subite d'une température élevée à une température basse, pendant qu'elles étaient en pleine transpiration, au sortir d'un bal, par exemple, d'une salle de spectacle ou de tout autre lieu de réunion.

Une malade, agée de trente-six ans, mère de trois enfants, rattachait ses douleurs de matrice au déplacement d'une souffrance rhumatismale qui s'était fixée pendant trois ans sur le genou droit, après des relevailles précoces, par un temps froid et pluvieux.

La plus grande partie des malades de cette catégorie ont eu à se louer de leur voyage à Ostende, lorsqu'elles ont écouté les conseils que l'expérience et une sollicitude éclairée leur prescrivaient. Ces conseils se résumaient en ceci :

Ne pas fréquenter la côte des Flandres avant le mois de juillet, ni après le mois d'août ; ouvrir la saison

par les bains tièdes de transition, à température chaque jour graduellement décroissante; recourir ensuite aux bains dans la mer avec les conditions indispensables d'instanéité et de briéveté; choisir pour se baigner l'heure de la journée où la température est la plus élevée; s'abstenir d'entrer dans l'eau par un temps pluvieux lorsque le vent souffle du nord-ouest; interrompre de temps en temps les bains par des jours de repos intercalaires; se faire administrer de jour à autre auxiliairement de fortes douches horizontales d'eau de mer froide sur les tissus qui entourent le bassin; s'imposer l'usage de l'eau de l'océan à l'intérieur, à doses laxatives; enfin, venir en aide à l'ensemble des mesures qui précèdent, par un exercice corporel fréquent et soutenu, en vue d'assurer avec plus de certitude l'élimination des fluides rhumatiques fixés sur la matrice.

§ XV.

Infécondité.

Les personnes du monde, incapables de juger en parfaite connaissance de cause, frappées par les effets

incontestables et inespérés dont elles étaient témoins, ont été sans doute les premières à attribuer aux bains de mer des puissances mystérieuses et surnaturelles. Les médecins en général ont laissé dire. Il ne leur déplaisait pas qu'on vît dans l'eau de mer des principes insaisissables dans lesquels résiderait sa vertu spécifique sur les fonctions sexuelles. C'était tacitement, et du reste sans préjudice pour personne, profiter de la crédulité d'un public irréfléchi, pour laisser proclamer l'excellence d'une médication à laquelle en réalité on ne pourrait en substituer d'autres plus efficaces.

Les qualités surnaturelles, on le croira sans peine, ne trouvent en nous nulle croyance, nulle sympathie. Les bains de mer sont doués par eux-mêmes de propriétés manifestes, et il n'est pas besoin de leur accorder un pouvoir supposé, imaginaire, invisible, ni une confiance aveugle ou exagérée. De tout temps leur vertu a été envisagée comme avérée et comme si certaine qu'anciennement on se mettait peu en frais pour rendre leur action plus puissante encore, soit au moyen de modifications apportées dans leur application, soit par des adjonctions de remèdes usuels combinés suivant les cas et les différentes indications. En un mot, nos ancêtres administraient les bains de mer indistinctement, dans toutes les circonstances, d'une manière peu savante.

Pour donner un aperçu très-succinct des écarts de la nature et des affections contre lesquelles les dames inféondes ont eu recours avec de brillants résultats à l'influence des bains, nous tâcherons d'expliquer en raison de quelles modifications locales ou constitutionnelles ces dames ont obtenu de la mer la réalisation de leurs vœux.

L'engorgement chronique du col de la matrice, simple ou compliqué d'ulcérations, peut nuire aux phénomènes de la conception, et être ainsi considéré comme une cause de stérilité, soit en apportant une sorte de perturbation dans les fonctions de cet organe, soit en produisant l'obstruction du conduit utérin par des matières glaireuses, abondantes, ou même son oblitération complète par le gonflement excessif de ses parois.

Les flueurs blanches très-copieuses, qu'elles soient cause ou effet d'un relâchement des parties naturelles, doivent aussi être considérées comme un obstacle fréquent à la procréation.

Les granulations nombreuses siégeant dans l'intérieur du canal de la matrice, en occasionnant l'occlusion de ce passage, les ulcérations, les déplacements de l'utérus, sa direction vicieuse, l'inflammation chronique des ovaires et des trompes, le dérangement de la menstruation, entraînent les mêmes conséquences négatives.

Nos lectrices se rappelleront que la mer a le privilége de guérir, mieux que tous les efforts ordinaires de l'art, les divers dérangements que nous venons de citer. Il ne doit donc y avoir rien de surprenant que l'aptitude à la fécondité ait été rendue, après la cure par l'usage des bains de mer et de leurs accessoires, aux dames jusque-là impropres à procréer à cause de ces diverses altérations physiques.

Certaines personnes dans un état apparent de santé, sans être précisément atteintes de flueurs blanches, sécrètent un fluide vaginal et utérin essentiellement nuisible à l'élément principal de la liqueur destinée à communiquer au germe le principe de son développement. Lorsque cette condition de stérilité dépendait d'un détournement métastatique sur l'appareil des organes de la division sexuelle, de certains éléments qui contribuent à la transpiration de la peau ou des poumons, nos bains, en ramenant l'équilibre dans les fonctions de ces tissus, ont plus d'une fois détruit aussi cette cause d'agénésie.

L'irritation produite ou entretenue par des rapports conjugaux déréglés ou trop fréquents, ainsi que l'inertie des organes, en d'autres termes, l'épuisement général ou local, consécutif à l'abus et à l'anticipation des relations, sont également des causes de la privation de la faculté reproductive, dont une saison de bains, longtemps prolongée, et en même temps

l'abstention sévère des prérogatives conjugales ont souvent triomphé avec facilité.

On sait qu'il y a des personnes qui éprouvent, à l'époque des écoulements périodiques, des maux de ventre, des coliques insupportables lorsque le liquide menstruel vient à traverser le passage de la matrice. Ces phénomènes dépendent parfois d'une étroitesse naturelle exagérée ou de la rigidité de ce conduit, anomalies indépendantes de toute lésion inflammatoire ou autre. Ce resserrement rend plus difficile l'expulsion des mucosités que sécrète l'intérieur des organes de la génération, et amène des rétentions qui sont le point de départ de l'infécondité dont on cherche souvent inutilement la cause. L'emploi méthodique des bains de mer et des agents qui s'y rattachent, associés aux moyens chirurgicaux dilatatoires appropriés, ont fait maintes fois justice de ces aberrations de la nature. Ces résultats expliquent comment des dames, restées stériles pendant un grand nombre d'années, sont devenues mères après cinq, dix, vingt ans de mariage, à la suite d'une cure aux bains d'Ostende. Sans cette interprétation, il serait fort difficile, dans un grand nombre de cas, de rendre compte de la non-conception des années précédentes, pendant lesquelles néanmoins les intéressées n'avaient rien négligé pour voir se réaliser leur vœu le plus cher.

Il nous est arrivé de constater que tout le système des organes générateurs se trouvait dans l'ordre le plus parfait, tant sous le rapport de la situation que sous celui de l'intégrité des parties, et d'apprendre en même temps que la dame aspirait vainement depuis un long terme après l'heureux moment de devenir mère. Comme ici tout paraissait concourir à prouver que l'impossibilité de concevoir dépendait du défaut d'innervation, de la torpeur, de la paralysie des nerfs de la sphère sexuelle, nos prescriptions étaient toutes dirigées en conséquence et, dans quelques cas, couronnées de réussite. Les fortes douches ascendantes d'eau de mer, secouant et excitant vivement l'utérus, étaient surtout mises à contribution.

Pour faciliter à tous les esprits l'intelligence de ce que nous avançons, établissons une analogie entre ces faits et certains résultats fonctionnels identiques, tirés de l'oculistique : n'arrive-t-il pas, dans certains cas de cécité, que l'œil ne se trouve en aucune manière dérangé dans ses apparences extérieures, et que la privation de la vue est alors attribuée à la paralysie du nerf de la vision, et ne voit-on pas l'oculiste triompher parfois du mal en faisant lancer directement des douches excitantes sur les yeux?

Tel est en abrégé l'exposé des causes de rapprochements sans effet, inhérentes à des lésions locales matérielles ou fonctionnelles des organes de la procréation,

que nous avons recueillies. Mais il en est d'autres qui dépendaient d'un état maladif général et qu'il importe de faire connaître.

Citons d'abord la constitution scrofuleuse jointe à une débilité profonde de tous les tissus. Nous avons souvent eu sous les yeux le tableau des douleurs de toute espèce qui remplissaient la vie de femmes martyrisées par cet état morbide. Les maladies qui étaient survenues après leur mariage étaient de même nature que celles qu'elles avaient éprouvées à des époques antérieures et qui avaient fait craindre plus d'une fois pour leur existence. La puberté avait pu raffermir leur santé pour quelque temps, mais cette transition qui l'avait rendue supportable, ne les avait cependant pas douées de la force nécessaire pour devenir enceintes et pour supporter les fatigues et les sollicitudes de la vie maternelle. Cette position dont leur amour-propre souffrait beaucoup, avait néanmoins été la condition la plus heureuse de leur sort jusqu'à ce que l'habitation sur la côte et la fréquentation de la mer, durant deux ou trois belles saisons entières, les eût dotées tout à la fois d'une santé relativement bonne et de l'aptitude à la conception.

La chlorose, maladie vulgairement connue sous le nom de *pâles couleurs*, attaquant toute l'organisation, constitue une autre cause de stérilité dépendant de l'état général. On conçoit que la sanguification étant

viciée, et le sang privé en grande partie de son principe colorant, les organes manquent de leur stimulant naturel et perdent une partie de la propriété d'exercer leurs fonctions respectives, ce qui fait que celles des ovaires et de l'utérus peuvent, en ce qui a rapport à la reproduction des germes et à la transmission de la liqueur fécondante, être comme tant d'autres, profondément troublées et même totalement suspendues. Les dames qui se trouvaient dans ces conditions agénésiques nous ont exprimé leur satisfaction de s'être astreintes aux préceptes du paragraphe sur la chlorose qui se trouve dans notre livre : *Le médecin des bains de mer*, 1846. Guérir la chlorose c'était évidemment neutraliser les causes de stérilité qui en découlaient.

Nous ajouterions volontiers à ce qui précède que nous avons été consulté par quelques dames qui étaient restées sans progéniture, ou qui, si elles avaient recueilli des fruits, n'avaient donné le jour qu'à des enfants faiblement développés ou maladifs, parce qu'elles s'étaient mariées à un âge trop précoce. C'est ce qui prouve que les relations sexuelles prématurées sont aussi préjudiciables pour les producteurs que pour les produits, et que le mariage, lorsqu'il a pour but principal la procréation, ne devrait jamais être conclu avant l'entier développement des organes qui président à cette haute fonction. C'est à tort que

dans le monde, on considère la première manifestation des menstrues comme un signe de maturité sexuelle parachevée, comme un indice infaillible de l'aptitude à procréer ; ce n'est là qu'un phénomène qui témoigne péremptoirement de la puberté. On oublie que le véritable développement qu'on désigne sous le nom de nubilité, exige que la puissance de la faculté reproductive existe pendant quelque temps sans entrer en exercice, pour qu'elle puisse ensuite déployer ses effets avec toute vigueur, et se répandre salutairement sur tous les organes.

A part cette série d'obstacles, visibles et saisissables, qui frappaient de stérilité les rapports conjugaux et qui ont été levés aux bains de mer, nous avons été témoin de quelques rares succès alors que les causes agénésiques étaient restées rigoureusement inappréciables. Ces succès échappant à l'explication comme à l'analyse de nos sens, il nous a fallu les attribuer à l'effet dynamique des ondes de l'Océan.

TABLE DES MATIÈRES.





